

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI, 19 AVRIL, 1845.

No. 16.

Sommaire:—FEUILLETON, Louis de Glenvenez, (suite).—Le bouquet de Fleurs. —LITTÉRATURE CANADIENNE, Article sur l'économie politique, lu à la Société des Amis. —Le dévouement d'une femme, article lu à la Société des Amis.—Conduite d'une femme envers son mari.—Histoire de la Semaine.—Variétés.

FEUILLETON.

Louis de Glenvenez.

NOUVELLE.

— Une lettre de France! s'écria le jeune Européen en tressaillant de joie; une lettre de France! Eh! pourquoi ne me l'avez-vous pas dit sur-le-champ! Hâtons-nous."

Quand ils furent arrivés dans la pièce principale de la case, les nègres allumèrent une lampe et se retirèrent. Alors le baron, demeuré seul, décacheta la lettre qui venait de lui être remise. Son visage, d'abord rayonnant d'une joyeuse espérance, n'exprimait plus, quand il eut jeté un coup d'œil sur l'écriture, que de l'impatience et de la curiosité. C'est qu'au lieu d'avoir été écrite, comme il l'espérait, par la jeune châtelaine de Glenvenez, sous ce toit autour duquel ses pensées voltigeaient sans cesse comme des oiseaux familiers, elle avait été tracée à bord de la *Panthère*, dans la rade de Saint-Malo.

Louis approcha la lampe et commença sa lecture. On n'entendit plus bientôt dans la chambre que le bourdonnement régulier des mouches derrière les moustiquaires en gaze.

CHARLES LE GROIX A LOUIS DE GLENVENEZ.

{Rade de Saint-Malo. A bord de la *Panthère*, le 10 Janvier, 1795.

"Demain, mon cher Louis, nous mettons à la voile pour l'Île-de-France: mais, comme avant d'arriver au pays de Paul et Virginie, la *Panthère* aura encore bien des bonds à faire sur les flots, je confie cette lettre à un capitaine de mes amis qui se rend directement à Port-Louis. Dieu veuille qu'en route les Anglais ne la décachètent pas à coups de canon. Depuis ce triste jour où je t'ai laissé seul dans ton exil au bord de la rivière Noire, au milieu d'un joli jardin à l'africaine, avec deux braves esclaves dont l'âme me paraissait aussi blanche que leur corps était noir, j'ai bien marché, j'ai bien couru. Après t'avoir quitté, je me dirigeai sur l'Inde, où on m'avait signalé plusieurs flottilles chargées de marchandises précieuses. J'eus d'abord comme la plupart des joueurs une foule de chances heureuses. Je m'emparai, à la hauteur des îles Maldives, de deux goëlettes abondamment pourvues de dollars et de sterlings. L'une amena son pavillon du premier coup, la pauvre, comme une blanche brebis qu'elle était; l'autre essaya de montrer les dents et de nous égratigner avec quelques petits canons qu'elle cachait sous sa robe, mais nous la fimes taire assez lestement; quand nous abordâmes, Ivon, le géblér de Nantes, un de nos meilleurs matelots, comme tu sais, mais un

peu *dogue* de sa nature, et aimant toujours le rouge, sang ou vin n'importe, reçut un coup de sabre sur l'épaule qui lui fit une entaille à y fourrer le bras. Il devint d'autant plus furieux qu'il eut honte d'avoir attrapé cette grosse écorchure à une si petite affaire et d'une main de demoiselle. Le drôle attendit patiemment que la cargaison anglaise eût passé dans nos magasins et que nous fussions prêts à continuer notre route, puis, sans me rien dire, il alla faire une promenade aux environs de la sainte-barbe. Nous venions de nous éloigner en restituant généreusement la goëlette dépouillée à son équipage, lorsqu'une détonation épouvantable se fit entendre. Nous regardâmes derrière nous. Le malheureux petit navire venait de sauter en l'air. C'était cet infernal Ivon qui avait allumé une mèche mise en communication avec les poudres du bâtiment. Je me fâchai quand je suis qu'il était l'auteur de cette brutale plaisanterie, puis je lui pardonnai en songeant qu'il n'est pas juste de demander aux bêtes de proie un tempérament de tourterelles. D'ailleurs, c'est surtout à bord d'un corsaire qu'il faut avoir sans cesse à la bouche l'adage terrible: "A la guerre comme à la guerre."

"En vue de Ceylan, nous essayâmes une tempête épouvantable qui dura trois jours et trois nuits.

"Des lames monstrueuses montaient sur notre pont et se retiraient en emportant chaque fois des hommes dans l'abîme. Nous nous crâmes voués au naufrage, et nous fimes tous la prière suprême, dont l'ardeur a parfois dissipé les orages. Ivon, debout au pied du mât de misaine, déroulait entre ses mains les grains d'un chapelet béni en invoquant Notre-Dame d'Auray. Le géant paraissait dompté. Je feignis de ne pas remarquer cet anéantissement de son courage, car le péril passé, il ne m'eût peut-être pas pardonné d'avoir été témoin de sa faiblesse.

"Nous n'étions pas remis de nos fatigues, et la mer s'agitait encore dans ses profondeurs, lorsque la vigie signala un navire. C'était une frégate anglaise. Nous essayâmes de fuir un ennemi trois fois plus fort que nous, mais les vents étaient contraires. Nous ne pûmes éviter le combat. Il fut terrible, mon cher Louis, et celui auquel tu as pris part lors de notre traversée, ne fut qu'un jeu d'enfant, en comparaison. Ton pauvre camarade de collège reçut dans la cuisse une balle qui s'y creusa un vilain trou.

"Cependant, nos vingt quatre canons gazouillèrent si à propos, que notre adversaire se dégoûta tout à coup de leur ramage. Il nous quitta au moment où nous nous y attendions le moins et s'éloigna à toutes voiles dans la direction du Bengale. Nous eûmes encore quelques aventures de mer qu'il serait trop long de te raconter. Tu sauras tout quand je t'aurai dit en deux mots qu'après une absence de quatorze mois, la *Panthère* vint mouiller dans la rade de Saint-Malo, rapportant beaucoup d'or en échange de ses pertes et de ses blessures. Aujourd'hui elle va reparaitre sur l'Océan, plus belle, plus brillante que jamais. Un repos de deux mois a suffi pour lui rendre les couleurs de la santé. Elle a changé de robe et de coiffure, mais la bête du désert reluit toujours à sa poupe avec sa riche fourrure fauve parsemée de taches noires.

"C'est assez, c'est trop parler de moi, de

mes courses et de ma corvette, cher Louis, il est temps d'aborder un sujet bien plus intéressant pour toi. Causons donc de madame de Glenvenez que tu m'as chargé d'aller voir, de ton petit Olivier et de ton manoir solitaire. Tu me pardonneras facilement, j'espère, le verbiage auquel je vais me livrer, puisqu'il aura pour but de t'initier aux plus petits détails de ton intérieur.

"Huit jours après mon arrivée à Saint-Malo, je me mis en route pour aller à Glenvenez. J'y arrivai un dimanche matin, au milieu d'un tourbillon de neige comme tu n'en as sans doute jamais vu aux environs du Morne-aux-Corcs. Les paysans qui se rendaient à l'église du bourg, ressemblaient à des personnages de marbre blanc ou à des blocs de sel, à ton choix. Quant à moi, lorsque je passai sous la tourelle de ton château, je devais de loin ressembler à cette statue du festin de Pierre qui nous fit autrefois tant de peur au théâtre.

"Je fus accueilli dans la cour par deux grands chiens qui ne cessèrent d'aboyer qu'après m'avoir vu entrer dans la maison. Sur le seuil de la porte, je trouvai un domestique aux cheveux grisonnants, qui me reçut avec la mine grave habituelle à nos compatriotes. Je lui dis mon nom et le but de mon voyage, en lui demandant à être introduit auprès de ta femme. Il secoua la tête et me répondit que madame la baronne ne pouvait recevoir personne. J'insistai, on persista dans le même refus. Alors je me fâchai et je criai de toutes mes forces que j'étais ton meilleur ami et que le diable en personne ne pourrait pas m'empêcher de voir madame de Glenvenez. Le bruit de ma voix, exagéré par moi avec intention, attira bientôt deux ou trois autres domestiques d'une figure aussi sérieuse, aussi solennelle, qui se joignirent à leur camarade pour m'éconduire avec politesse. J'allais me retirer furieux d'une réception aussi inattendue, lorsqu'au haut de l'escalier, entre les deux barreaux de fer d'une rampe, je vis apparaître un visage enfantin. Grâce au portrait que tu m'en avais fait, je reconnus sur-le-champ ton fils, ton bien-aimé Olivier. Il était frais comme un bouton de rose. Je l'appelai pour lui faire quelque caresse. Il me regarda attentivement, puis se mit à descendre l'escalier en hésitant sur chaque marche. Les domestiques, rangés autour de moi, n'avaient rien perdu de leur air rébarbatif; leur physionomie, au contraire, paraissait se rembrunir au fur et à mesure que l'enfant s'approchait de moi.

"J'allai au-devant de l'aimable petite créature, et la soulevant dans mes bras, je lui donnai trois gros baisers, deux de ta part et un pour moi. Il paraissait étonné et un peu honteux, mais il avait sur les lèvres et dans les yeux un sourire plein de gentillesse.

"Olivier, lui dis-je en le retenant sur mon sein, Olivier, je ne puis donc pas voir votre mère? —Oh! non, me répondit-il avec vivacité, car elle dort!"

"J'allais poursuivre mes questions, lorsque celui de tes serviteurs à qui j'avais adressé la parole en arrivant, s'avança avec un air d'extrême inquiétude et commanda à l'enfant d'une voix assez sévère de remonter auprès de sa nourrice.

"Olivier fixa sur moi son œil bleu et doux et me dit: "Adieu, monsieur, vous voyez bien qu'il faut que je m'en aille.

"— Adieu, mon enfant, adieu. Vous direz

à madame de Glenvez, qu'un ami de votre père est venu la voir, et que n'ayant pu arriver jusqu'à elle, il reviendra bientôt.

— Oui, répondit l'enfant, je lui dirai cela quand elle sera éveillée.

Il mit un doigt sur ses lèvres comme pour faire respecter le sommeil de sa mère et remonta l'escalier.

— Puisque je ne puis pas espérer de voir madame la baronne aujourd'hui, dis-je aux domestiques, je reviendrai demain.

— C'est inutile : madame, en nous donnant l'ordre de ne point recevoir de visite, n'a fait aucune exception de jour ou de personne.

— Je me retirai contrarié mais non point découragé de ces refus. J'allai tranquillement m'établir dans un village voisin, afin d'y attendre une occasion favorable. Dans le pays, on parlait beaucoup de la retraite profonde où vivait madame de Glenvez, et on l'attribuait généralement à la réserve qui lui était commandée comme femme et comme épouse d'émigré. Son nom d'ailleurs était entouré d'amour et de vénération ; quoique invisible, elle veillait comme une providence sur toutes les misères de la contrée. Son élig. était dans toutes les bouches quoique sa personne fût éloignée de tous les yeux.

Plusieurs fois, je me présentai au château, m'exposant dans l'excès de mon zèle à paraître importun, mais toutes mes tentatives d'escalade demeurèrent sans succès. On ne me permit même plus de voir Olivier.

J'ai cependant passé bien des heures dans ton parc solitaire, au milieu de tes belles futaies silencieuses, sur ta terrasse, en vue de cet immense Océan qui divise mais ne sépare pas nos cœurs dévoués. J'aimais à parcourir les alentours de ta demeure, ne me lassant pas d'espérer que le retentissement de mes pas attirerait l'invisible châtelaine ; une fenêtre s'ouvrait-elle à l'étage supérieur, un léger bruit de voix se faisait-il entendre dans les corridors intérieurs, le sable fin des allées venait-il à crier doucement sous un pied furtif, vite je courais après le fantôme, mais je ne rencontrais jamais qu'un désenchantement. Sais-tu que pour une imagination plus poétique que la mienne, la retraite de madame de Glenvez aurait un prestige dangereux. Je me surpris maintes fois à m'irriter des obstacles qu'on me suscitait et à vouloir risquer l'assaut comme un vrai chevalier des anciens jours. Peut-être, me disais-je gaiement dans ces accès de fièvre romantique, est-elle prisonnière de quelque géant et attend-elle mon arrivée pour sortir de sa prison ; peut-être est-elle au pouvoir d'un cruel enchanteur qui la retient sous le charme en marmottant du matin au soir des paroles magiques. Puis, au moment le plus beau de mon rêve, à l'endroit le plus pathétique de mon discours, lorsque je me sentais le cœur plein de bravoure, survenait un de tes domestiques, grave, taciturne, qui me priait d'une voix respectueuse de me retirer. Mon sang de corsaire douillonnait dans mes veines... mais je finissais toujours par obéir avec docilité.

Les grands mystères du château de Glenvez sont expliqués sans aucun doute dans les lettres de la baronne. Tu sais mieux que moi, à cette heure, pourquoi la charmante sœur de mon conte ne se montre pas à tes amis les plus chers. Je n'ajoute donc rien de plus à ce sujet, mais je t'envoie ce bouton de fleur d'orange cueilli dans la serre du château. Je suis sûr que ces parfums de la patrie te paraîtront plus suaves, après un voyage de quatre mille lieues, que ceux des beaux orangers de l'Île-de-France. Je dois te dire, en finissant ce long récit, que ton parc est parfaitement entretenu. Le sable est souvent renouvelé dans les allées, la terrasse est peignée comme à Versailles, et

quand le soleil vient à luire sur ta retraite, les pelouses et les massifs d'arbres verts ont des aspects charmants. L'œil bleu de la châtelaine doit encore se réjouir dans ce doux spectacle.

En quittant pour la dernière fois Glenvez, je me suis arrêté devant un banc de bois peint en vert qui est placé à gauche de la grande allée qui traverse la futaie. Sur ce banc, il y avait un jouet d'enfant et un ruban de velours noir. Je t'envoie ces souvenirs de ta femme et de ton enfant.

Adieu, mon cher Louis ; dans cinq ou six mois je serai, je l'espère, de retour à l'Île-de-France. Toutefois, je compte, chemin faisant, essayer les nouvelles griffes de la *Panthère*. Prie Dieu afin que le léopard les trouve plus pointues que les siennes.

Allons, vis d'espérance et de joie. Grâce à la chute de Robespierre, avant la fin de l'année, tu seras assis dans ton manoir, au coin de ton feu, entre ta femme et ton fils.

“CHARLES LE GROIX.”

Quand il eut achevé cette lettre, M. de Glenvez demeura quelques instants immobile, comme frappé de surprise et de douleur, et froissa machinalement dans ses doigts le ruban et le jouet qui accompagnaient la lettre, passa la main sur son front, et tomba dans une douloureuse rêverie.

Au lieu de dissiper les inquiétudes de son ami, Charles Le Groix venait de leur donner plus de force encore et plus de fondement. En effet, depuis l'époque de son arrivée, le baron n'avait reçu que trois fois des nouvelles de Bretagne. Dans sa première lettre, Jeanne avait raconté les déchirements de son cœur et les scènes que présageait l'invasion nocturne des émissaires de Carrier. Le château avait été mis en sequestre et placé, selon le langage de l'époque, sous la main de la nation. On avait inventorié les objets précieux qui s'y trouvaient, les meubles, les bijoux, l'argenterie, les livres ; puis, grâce au protecteur qui veillait attentivement sur madame de Glenvez, on l'avait établie gardienne de toutes choses sous la seule condition de ne rien détourner. Dans ses dernières lettres, la jeune femme ne parlait plus que de son intérieur calme et paisible, quoique profondément attristé par l'absence du chef de la maison. Elle entraînait dans mille détails sur l'éducation de son fils, sur ses penchants, sur ses jeux, sur ses premières études. Elle enivrait son mari des plus douces espérances en lui faisant entrevoir le terme prochain de son exil.

Tout à coup, elle se tut d'un silence mystérieux : il y avait plus d'une année que le baron n'avait reçu de ses nouvelles.

Dans les premiers temps, l'exilé s'était épuisé en conjectures ingénieuses pour expliquer la cessation de cette correspondance qui lui était si nécessaire : une lettre qui s'égarait, une maladie qui survient, un vaisseau qui fait naufrage ; à quatre mille lieues de distance, il faut si peu de chose pour détourner une lettre de sa voie. Mais quand il eut employé les ressources de son esprit à former des suppositions plus ou moins épiciques, il resta en face de la réalité, peu à peu dépouillée de tous ses voiles. Alors il cessa d'espérer, d'attendre avec patience ; il se livra au désespoir.

Pourquoi, se disait-il comme autrefois, ai-je été assez insensé pour m'éloigner de ma famille, pour consentir à ce partage inégal entre nous, de la sécurité pour moi et du péril pour eux. Mon post. d'honneur était à Glenvez, je ne devais partir ; non, je ne lo devais pas ; j'ai manqué aux devoirs d'un honnête homme, et voilà pourquoi Dieu me frappe au cœur.

Alors il s'abandonnait à des accès d'une

tristesse silencieuse ; sortant de sa case au lever du soleil, il errait jusqu'au soir dans les forêts du voisinage, sans prendre aucun souci de sa nourriture et des dangers auxquels il s'exposait en visitant des lieux fréquentés par les nègres marrons. Sans l'intervention de ses deux esclaves, Vesper et Ébène, qui le suivaient au loin avec une vigilance pleine de dévouement il se fût souvent égaré dans l'île, il eût souvent souffert de la faim et de la soif.

Il se trouvait dans cette terrible situation d'esprit lorsqu'arriva la lettre du jeune corsaire. Hélas ! elle n'était point faite pour calmer l'agitation de son esprit. Pourquoi ce mystère autour de sa femme et de son fils ? pourquoi cette retraite farouche où personne n'a le droit de pénétrer ? pourquoi ces serviteurs attentifs à retenir sur le seuil de la porte un ami envoyé par leur maître ? pourquoi ces visages taciturnes et mornes, ces fronts sévères et soucieux en présence d'un enfant naît ? Les nouvelles d'Europe ne firent donc qu'accroître ses perplexités ; le pressentiment d'un malheur encore caché, mais prêt à faire explosion, vint mêler au doute qui le tourmentait quelque chose de plus âcre et de plus poignant.

Le lendemain, il reprit le cours de ses promenades solitaires, mais avec un redoublement de sauvagerie ; ses deux nègres, qui l'aimaient comme un père parce qu'il les traitait avec bonté, le virent devenir de plus en plus sombre, de plus en plus impatient.

Un soir, quelques mois après avoir reçu la lettre de son ami Charles Le Groix, le baron revenait d'une course lointaine, Ébène et Vesper marchaient derrière lui en causant à voix basse ; on n'entendait dans la campagne déserte d'autre bruit que le mugissement lointain des flots sur le rivage ; le couchant était rayé de grandes bandes rouges, nuancées sur leur bord de teintes légères de vert et de bleu céleste qui présageaient pour le lendemain une belle journée ; l'air, rafraîchi par une brise descendue des montagnes, avait cessé d'être brûlant ; toute la nature semblait se recueillir dans un silence voluptueux pour savourer les délices d'une magnifique nuit d'été.

M. de Glenvez venait de s'engager dans un sentier bordé de rochers et ombragé par quelques bouquets d'orangers, lorsqu'Ébène, s'arrêtant subitement, l'appela à voix basse, et lui fit signe de ralentir sa marche ; en même temps il lui montra, dans la direction de la case et sur le bord de la rivière Noire, plusieurs torches allumées.

— Maître, dit le Malabare, vous pas aller en avant. Nègres marrons là-bas qui tueraient vous. Moi y courir avec Vesper.

Les deux nègres marchèrent les premiers ; mais le baron, assez indifférent au danger, les suivit de près.

Quand la petite troupe arriva à quelque distance de la case, elle vit les lumières aller et venir comme si on les agitait avec intention ; puis elle entendit le son de plusieurs voix.

— Pas des nègres marrons, dit Vesper, mais des hommes d'Europe.

— Oui, s'écria Ébène, eux des Français : moi les reconnaître à leurs joyeux éclats de rire.

Ils n'avaient pas fait deux cents pas lorsqu'une voix retentissante arriva à leurs oreilles. M. de Glenvez reconnut aussitôt Ivon, le matelot de la *Panthère*. Son cœur battit avec force à cet accent bien connu de la patrie ; il courut au-devant de ses compatriotes.

Sur le seuil de la porte, il trouva le corsaire et une troupe de matelots qui portaient des torches de bois de ronde et qui couraient en tous sens comme des sauvages.

Ivon, désigné pour servir de vigie, était grimpé sur le toit de la case. A la lueur des

flambeaux, on voyait sa taille athlétique se dessiner dans l'azur foncé du ciel. Louis de Glenvenez et Charles Le Groix se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent avec effusion. Le jeune marin trouva son ami bien changé; mais il se rassura en songeant que le mal du pays comme le mal de mer est facile à guérir. Si l'odeur des champs et des prairies rend la santé au pauvre voyageur longtemps ballotté sur les flots, il ne faut, pour rappeler l'extêlé à des sentiments de bonheur, que la vue de son clocher natal et du seuil de sa porte. Il ne s'affligea donc pas outre mesure.

« Sois tranquille, dit-il, je ne te laisserai pas languir dans ce pays de singes et de perroquets; le temps de reprendre haleine, et nous partons pour la France. *La Panthère* a des pieds qui valent des ailes. »

M. de Glenvenez conduisit le corsaire dans sa case, après avoir laissé à ses nègres l'ordre de faire boire les matelots.

Le Groix avait beaucoup de choses à raconter à son ami, car depuis son départ de Saint-Malo, il avait encore couru de grands dangers; mais, cette fois, il avait été heureux jusqu'au bout. Il ramenait au Port-Louis, ce nid hérissé des corsaires français, de nombreuses prises faites sur les Anglais, et il n'avait à déplorer que la perte de deux hommes de son équipage.

Le baron, après avoir écouté avec quelque distraction les nouvelles aventures de *la Panthère*, saisit le premier instant favorable pour changer le cours de la conversation, et pour interroger le voyageur sur son excursion au château de Glenvenez.

« Ah ! oui, tu as raison, s'écria Charles, de me rappeler ma déconfiture. Sais-tu qu'il est peu flatteur de se voir ainsi fermer la porte au nez. Que diable, pour être corsaire, je ne suis pas aussi noir que Satan, et je crois savoir comment on parle à une jolie femme. Ces bêtises m'ont pris sans doute pour un aventurier, et ils n'ont pas voulu exposer leur maîtresse à la sottise d'un inconnu. Mais, en définitive, tu dois avoir enfin la clef du mystère; il est temps de me la donner. Je tiens à savoir pourquoi ta femme m'a aussi obstinément refusé l'entrée du château... Mais qu'as-tu donc, Louis, tu pâlis ? — Oh ! mon ami, je suis dévoré d'inquiétude. Madame de Glenvenez ne m'a pas écrit depuis quinze mois; j'ignore ce qu'elle est devenue, je suis resté entièrement étranger à sa destinée. Dans ta lettre que tu m'as écrite de Saint-Malo, tu me supposais initié aux étranges secrets que tu n'as pu pénétrer. Eh bien ! non, je ne sais rien, absolument rien. »

Le baron pencha sa tête sur sa poitrine et garda le silence.

« Ah bah ! s'écria Le Groix après un moment de réflexion, une âme bien trompée comme la tienne ne doit pas ainsi prendre les choses. Du courage, Louis, du courage. Une lettre ne franchit pas comme un boulet les quatre mille cinq cents lieues qui séparent les côtes de la Bretagne du rivage de l'Île-de-France. Sans parler des baleines et des requins qui peuvent croquer le facteur en route, nous devons aussi tenir compte de ces damnés habits rouges qui rôdent autour de nos vaisseaux comme des bandes de crocodiles. Les billets doux de la baronne ont été confisqués en route, voilà tout. D'ailleurs, que nous importe l'écriture pourvu que la main nous reste. »

M. de Glenvenez secoua la tête avec découragement.

« Mais en supposant que les lettres ont été toutes interceptées, pourquoi n'a-t-on pas voulu te recevoir au château ? quel peut être le motif de cette réclusion ? »

— Quo sais-je, moi ! Peut-être, comme je te le disais, un cruel enchanteur qui la tient enfermée dans un cercle magique en attendant ton

retour; ou bien de la coquetterie, ou bien de la sauvagerie, ou bien... Qui peut prévoir tous les caprices d'une châtelaine oisive et ennuyée. La tête d'une femme n'est-elle pas comme un kaléidoscope où les fantaisies de toutes couleurs se succèdent sans interruption.

Après une conversation qui se prolongea assez avant dans la nuit, les deux amis se séparèrent. M. de Glenvenez n'était pas encore tranquille sur le compte des habitants de son manoir; mais, grâce à l'influence des raisonnements du corsaire, il sentit que son cœur n'était pas entièrement fermé aux douces espérances.

EUGÈNE DE LA CHAUX.

(La suite au prochain numéro)

Le bouquet de fleurs.

Grace à Dieu, les coucous ont disparu presque tout-à-fait des routes voisines de Paris. Viennent quelques années encore, et il ne restera plus de traces de ces odieuses voitures. Sous prétexte de transporter les voyageurs, les horribles machines livraient les infortunés aux plus cruels cahots: les tenaient, en outre, exposés à la poussière et au soleil quand la chaleur sévissait avec violence, à la pluie dès les moindres gouttes qui venaient à tomber, et enfin au froid durant l'hiver. Solution étrange du mouvement sans résultat, il leur fallait deux heures pour parcourir une lieue! Je ne parle ni du cocher hargneux, ni de l'haridelle poussee, ni des banquettes, marges planches dépouillées de bourre, ni des étroites entraves dans lesquelles on était réduit à tenir les pieds. En perfectionnant un peu le coucou, un bourreau du moyen-âge en eût fait un fort redoutable instrument de torture.

C'est pourtant dans une pareille boîte de douleur, qu'un matin, et par une pluie légère, fut obligée de prendre place une personne dont la voiture venait de se briser. Cette personne accepta son malheur avec une sorte de résignation joyeuse et enfantine, et parut beaucoup s'amuser de l'idée de terminer en coucou la route qu'il lui restait à faire. Tandis que ses domestiques s'occupaient activement de relever la calèche abattue et d'emporter chez le maréchal du village l'essieu brisé, le voyageur grimpa sur l'échelle périlleuse qui menait à l'intérieur du coucou, et prit place au fond, non sans sourire et sans s'émerveiller de la figure grotesque du cocher, dont les mâchoires avancées, le nez aplati, le front bas, les grosses épaules et les bras démesurés semblaient plus dignes d'un orang-outang que d'un homme. L'Automédon ne paraissait point pressé de partir, et son unique, son inattendu voyageur n'était point mécontent de ces retards, car il lui manquait des compagnons de route pour compléter son plaisir, et ne la laisser manquer d'aucune des amusantes conséquences de sa situation. Après vingt minutes d'attente, que le voyageur passa à feuilleter un livre et le cocher à regarder au loin, hissé sur son siège, sans rien voir autre chose, comme la sœur Anne du conte de *Barbe-Bleue*, que l'herbe qui verdoie et la poussière qui poudroie, il fallut bien pourtant donner un coup de fouet au cheval. Le cheval gémit, les roues crièrent, et le voyageur s'élança précipitamment de la dernière banquette sur la première; car tels étaient les soubresauts du coucou, que dès les premières secousses on n'y pouvait résister. De la première banquette il retourna sur la seconde; mais nulle part on ne trouvait possible une situation tolérable. Le regret de n'être pas resté au village pour attendre sa

calèche commençait à s'emparer du pauvre supplicié, quand le cheval s'arrêta. Une jeune fille, laissant à peine au cocher le temps d'ouvrir la lourde portière, s'élança sur le marchepied et vint s'asseoir sur la banquette du fond, à côté de celui qui déjà en occupait une place. Il leva les yeux sur la compagne que le hasard lui envoyait, et un demi-sourire épanouit ses lèvres et éclaira son visage, empreint, à la fois, de gravité et de douceur. Jamais il n'avait vu plus charmante jeune fille. Rose, blanche, mignonne, ses grands yeux bleus exprimaient tout ensemble la vivacité et la candeur. Quoique des nuages épais assombrissent le ciel, les cheveux de l'adorable enfant semblaient dorés par un rayon du soleil. Elle déposa à ses pieds un panier plein de fleurs, rajusta les rubans bigarres de son joli petit bonnet de tulle, et parcourut d'un coup-d'œil tour à tour la voiture, le cocher et l'inconnu qui se trouvait à ses côtés :

— Grâce à Dieu, je suis arrivée à temps ! dit-elle avec joie.

Puis, sans s'apercevoir des rudes cahots de la voiture, à l'aise comme sur le plus moelleux fauteuil, elle se mit à regarder, par la vitre, la plaine, les arbres, la route, et les petits oiseaux qui venaient gaiement saupoudrer leurs ailes dans la poussière à peine humide des ornières. Bientôt, pourtant, la pluie fouetta si violemment les vitres, qu'il ne fut plus possible à la jolie curieuse de rien voir. Sans témoigner d'humeur, elle prit son panier sur ses genoux, sortit les fleurs qu'il contenait, et voulut les arranger en bouquets; mais elle se hâta si fort, que le bouquet ne prenait guère tournure avenante, et que le voisin de la ravissante maladroite ne put réprimer un léger sourire. Elle leva la tête vers lui par un gracieux mouvement d'oiseau, et dit en rougissant un peu, mais sans dépit :

— Je fais mal, n'est-ce pas, monsieur ?

Il répondit par un signe amical d'affirmation.

Elle essaya de mieux faire, mais sans y réussir. Deux ou trois fois les fleurs, combinées de façons diverses, formèrent un assemblage lourd et saugrenu: elle finit par désespérer de réussir jamais.

Le voyageur suivait des yeux ses efforts.

— Vous devriez bien, monsieur, dit-elle, cette fois avec un léger dépit, et surtout avec cette charmante autorité que donnent la jeunesse, la beauté et l'innocence, vous devriez bien être assez bon pour m'enseigner comment je dois m'y prendre.

Il sourit à cette proposition, qui parut l'amuser beaucoup, et répliqua :

— Volontiers, mademoiselle.

Elle posa sur ses genoux toutes les fleurs et le regarda faire. Quand elle eut compris le procédé qu'il employait devant elle, la jeune fille l'imita si bien, qu'au moment où le coucou arriva à la barrière, deux jolis bouquets se trouvaient achevés. Cependant, il faut en faire l'aveu, l'élève avait surpassé le maître: ce dernier le confessa généreusement.

La petite prit les deux bouquets, les plaça dans le panier, et un silence profond remplaça l'intimité qu'avait amenée la leçon du professeur de bouquets entre son écolière et lui.

Cependant le coucou approchait du terme de sa course. La jeune fille paraissait préoccupée d'une idée qu'elle semblait ne point oser émettre. A la fin cependant, ses joues se couvrirent d'une adorable rougeur, et elle dit :

— Si monsieur voulait accepter un de mes bouquets, il me ferait bien plaisir.

— Merci, mon enfant, vos fleurs sont bien belles, mais je ne dois point en priver les personnes à qui vous les destinez.

L'argument parut irrésistible à la jeune fille, car elle n'insista pas; seulement elle détacha du bouquet le plus bel œillet qu'elle put y trouver, et le présenta à son voisin.

Cette fois, il prit la fleur et la plaça près du ruban rouge qui se nouait à sa boutonnière.

La jeune fille parut toute joyeuse du cas qu'il faisait de son cadeau. En ce moment la voiture s'arrêta: on était arrivé.

La petite voyageuse sortit la tête par la portière et la rentra bien vite:

— Il pleut à verse! s'écria-t-elle. Et elle porta un regard d'inquiétude sur sa jolie robe de toile peinte, sur son tablier noir et sur les brodequins neufs qui dessinaient élégamment son tout petit pied.

— Mademoiselle, dit avec bonté l'étranger, vous avez parangé votre bouquet avec moi, permettez-moi de vous offrir une place dans le fiacre que je vais charger le cocher d'aller me chercher.

Le riche pour-boire qu'il remit, en achevant ces paroles, au vieux bourru, donna presque de la belle humeur et de l'obligeance à ce dernier. Il courut de son plus vite, ramena un fiacre, ouvrit la portière, tint suspendu en guise de parapluie, sur la tête de la jeune fille, un pan de sa large redingote.

— Où dois-je vous conduire? demanda celui qui s'amusait beaucoup de l'innocent laisser-aller avec lequel la grisette acceptait sa protection.

— Rue du Pas de la Mule, no. 3.

En quelques minutes le fiacre était arrivé devant la maison indiquée.

L'inconnu employa, pour préserver la coiffure de la jeune fille, le procédé que le cocher de coucou avait mis en usage naguère. Quand il l'eut amené ainsi saine et sauve à l'entrée du corridor qui servait de vestibule, il reçut les remerciements de la petite voyageuse, qui finit par lui offrir de se reposer quelques instants chez elle.

Cette proposition sembla l'amuser beaucoup, et il l'accepta avec un empressement plein d'enfantillage et de gaieté.

— Puisque j'ai enseigné l'art de faire des bouquets à cette enfant, je puis bien lui rendre une visite, se dit-il; et devancé par la grisette, il monta gaiement quatre étages. Elle frappa: la porte s'ouvrit; une vieille femme, suivie de deux petites filles, accourut aussitôt.

— Marie! Marie! s'écrièrent-elles en se jetant dans ses bras. Petite mère, bonjour.

Elle les embrassa, elle les caressa, elle les cajola, tendit ses joues à la vieille femme, et se souvint seulement alors du compagnon qu'elle avait amené.

— Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-elle naïvement, mais je vous avais oublié.

— Et je ne m'en plains pas, mademoiselle, vos jolies petites sœurs, madame votre mère, sont des excuses plus que suffisantes.

— Ce ne sont pas mes sœurs, ce sont mes enfants! monsieur.

— Vos enfants!

— Ses enfants d'adoption, interrompit la vieille femme. Figurez-vous, monsieur, que ma fille, une pauvre veuve, ruinée par la mort de son mari, honnête et laborieux ouvrier, succomba au chagrin, dans la mansarde qui se trouve au-dessus de ce petit appartement, et me laissa seule et sans ressources avec ces deux orphelins. Il nous fallait donc recourir à l'hôpital, car à mon âge, et infirme comme je le suis, je ne pouvais rien ni pour moi ni pour ces pauvres créatures. On parla de mon

désespoir dans la maison, et le soir j'entendis frapper à ma porte: c'était Marie, monsieur.

— Mère Marguerite, me dit-elle, moi aussi j'ai perdu ma mère, il y a trois mois. Je suis seule au monde, sans famille! Vous et ces deux enfants vous sciez désormais la mienne.

Et depuis ce temps-là, monsieur, elle nous fait demeurer avec elle. Par malheur, et c'est un grand chagrin pour moi, monsieur, la généreuse enfant travaille jour et nuit pour subvenir aux charges qu'elle s'est imposées et ne peut y parvenir. Chaque mois il faut qu'elle dépense un peu d'un capital de quinze mille francs, que lui a laissée sa mère. Si j'étais seule, je me serais déjà enfuie, pour ne pas ruiner ma bienfaitrice. Mais ces deux enfants me retiennent et m'ôtent tout courage. Il faudrait les mener à l'hôpital, monsieur!... A l'hôpital les enfants de ma fille!

Marie, pendant que Marguerite parlait, se tenait, les yeux baissés, honteuse et confuse, comme si l'on eût révélé d'elle une mauvaise action.

— J'étais orpheline; je ne pouvais demeurer seule, sans protection, sans affection, interrompit-elle, comme pour s'excuser. Marguerite veille sur moi, ses enfants m'aiment; n'est-ce pas que je suis leur obligée, monsieur?

— Vous êtes une bonne jeune fille, mademoiselle Marie, répliqua-t-il d'une voix émue. Vous méritez que l'on vous témoigne de l'intérêt, et je vais vous prouver celui que je prends à vous..., en vous grondant. Oui, en vous grondant. Ecoutez-moi, chère petite, il ne faut point voyager seule ainsi dans les voitures publiques.

— Monsieur, interrompit Marguerite, elle a été, pendant huit jours, travailler de son état de couturière chez M^{me} la marquise de Saint-Vincent, qui la protège.

— Voilà qui est bien; mais rappelez-vous, Marie, qu'il ne faut point causer avec les voyageurs que vous ne connaissez point; qu'il faut encore moins faire des bouquets avec eux; qu'enfin une jeune fille ne doit pas se laisser reconduire en voiture par un inconnu. Dieu a voulu, cette fois, que vous rencontriez un homme à qui votre beauté et votre innocence ont inspiré l'admiration et le respect que l'on a pour les anges. Mais beaucoup d'autres eussent pu lâchement abuser de votre candeur. Soyez donc à l'avenir prudente et muette en coucou, et laissez plutôt mouiller votre joli bonnet, que d'admettre chez vous un étranger.

Maintenant, pour prix de ma leçon, permettez-moi de donner un baiser à votre front si pur, et d'embrasser, sur leurs bonnes grosses joues, ces deux charmantes petites filles qui vous appellent leur mère.

Il effleura de ses lèvres le front de Marie, glissa deux pièces d'or dans les mains des enfants, qu'il prit sur ses genoux, et sortit sans se nommer.

— Voici un bien bon monsieur, dit Marie.

— Nous prions ce soir pour lui, ajouta Marguerite, car il vous a donné de sages conseils, mon enfant.

Marie s'attendait à revoir l'inconnu qui s'était montré si bienveillant pour elle. Huit mois s'écoulèrent néanmoins sans qu'il revint, et ces huit mois se passèrent bien péniblement pour la pauvre jeune fille! Pendant leur durée, longue et douloureuse, elle versa presque autant de larmes qu'aux jours de désespoir où elle voyait lentement mourir sa mère. Ce fut d'abord la vieille Marguerite qui tomba malade; après cela, vint le tour des deux petites filles, Lydie et Zénaïs. Il fallut que Marie suffit à les soigner toutes les trois, sans quitter leur chevet ni le jour ni la

nuit. Aussi, quand Dieu mit un terme à ces épreuves pénibles, quand la vieille femme et les deux enfants entrèrent presque à la fois en pleine convalescence, il ne restait rien, sur les joues naguères si roses de Marie, rien de leur fraîcheur merveilleuse. Pâle, amaigrie par les veilles, par la fatigue et par les inquiétudes, elle semblait avoir vieilli de cinq ou six ans. Des illusions de l'adolescence elle était passée brusquement à la réalité de la raison. Maintenant elle envisageait sérieusement la vie, et, mère avant d'avoir cessé d'être jeune fille, elle en connaissait toutes les amertumes. Naguère un sourire de bonheur entr'ouvrait les lèvres de ceux qui la rencontraient, rayonnante de son innocence et de sa beauté; maintenant, on se sentait ému d'un mystérieux attendrissement, en présence de sa mélancolique résignation et de sa douce fermeté.

Une fois la maladie et la crainte hors du logis, il fallut y ramener l'ordre et le travail. Le médecin et l'apothicaire avaient fait une large brèche à la petite réserve léguée à Marie par sa mère; elle se mit courageusement à l'œuvre pour ne plus se voir forcée désormais d'y recourir.

Un matin, qu'entourée des deux enfants elle leur enseignait à coudre, tout en cousant elle-même depuis le lever du soleil, elle entendit la vieille Marguerite jeter un cri de surprise et de joie.

— C'est vous, monsieur! disait-elle: vous ne nous avez donc point tout-à-fait oubliés! La porte s'ouvrit, et le mystérieux ami de cette famille laborieuse entra dans la petite chambre. Il portait un uniforme que ne connaissait point Marie; plusieurs décorations brillaient sur sa poitrine.

— Je croyais que vous ne pensiez plus à votre élève, monsieur, fit en souriant la jeune fille.

— Mon enfant, je n'ai point cessé de m'occuper de vous, et j'espère vous en donner bientôt la preuve. Je désire que vous veniez de suite avec moi. Voulez-vous vous faire belle et m'accompagner.

— Où donc voulez-vous me mener? monsieur.

— C'est mon secret. Hâtez-vous; je vous donne dix minutes pour faire une ravissante toilette. Le petit bonnet à rubans chamarrés, la robe rose, le tablier noir et les petits brodequins existent-ils encore?

— Hélas! monsieur, je ne m'en suis point parée depuis le jour où je vous ai rencontré. Ils n'ont point quitté cette armoire.

— Tant mieux! c'est le costume que je désire vous voir. A l'œuvre donc mon enfant! Dix minutes, vous entendez, pas plus.

Il tira de sa poche un sac de bonbons, le distribua aux deux petites filles, et s'informa gravement des progrès qu'elles faisaient dans la science si difficile de la lecture. D'abord effarouchées, les petites espérances finirent par se familiariser si bien avec le monsieur, qu'elles jouaient avec son chapeau et qu'elles grimpaient sur ses genoux, quand Marie sortit de son cabinet de toilette, délicieuse de recherche et de préparé.

Vous voilà telle que je le voulais, dit l'inconnu. Embrassez vos enfants et Dame Marguerite, car je compte bien ne vous ramener ici que fort avant dans la soirée.

Il lui présenta son bras, sur lequel Marie ne s'appuya qu'avec timidité. Quand ils eurent descendu l'escalier, la jeune fille vit une voiture qui les attendait à la porte. Ce n'était plus cette fois un fiacre, mais un landau, moins élégant d'ailleurs que commode. Le cocher fouetta ses chevaux, traversa une partie des boulevards, se dirigea vers l'autre côté de la Seine, entra dans

la cour de l'Institut et s'arrêta devant un des perrons extérieurs. Le guide de Marie lui prit la main et la fit monter par un escalier dérobé. Une petite porte s'ouvrit brusquement, et la jeune fille se trouva au milieu d'une assemblée immense et brillante. Tous les yeux se fixèrent à la fois sur celui qui l'accompagnait et sur elle. Marie se sentit vivement émue, ses yeux s'emplirent de larmes.

— Mon enfant, lui dit son protecteur, il y a dans cette assemblée une femme qui désire beaucoup vous connaître : c'est la mienne. Je vais vous placer près d'elle.

Il conduisit la jeune fille à une femme pleine de distinction et de bonté, qui accueillit la grise avec une bienveillance affectueuse. Elle prit sa main dans ses mains, et une voix s'éleva pour dire :

— La séance est ouverte.

Alors plusieurs personnages, revêtus du même uniforme que portait l'ami de Marie, prirent place autour d'une grande table, et l'un d'eux prononça un discours, dans lequel il raconta de nobles et belles actions.

« Nous avons réservé, dit-il pour terminer cette série d'actes charitables et vertueux, le dévouement naïf d'une jeune orpheline qui s'est faite la mère de deux autres orphelines et la fille d'une septuagénaire. Pour la secourir, pour ne point se séparer d'elle, non-seulement elle a passé les nuits à travailler, mais encore elle n'a point hésité à sacrifier une partie du petit héritage que lui avait laissé sa mère. Enfin depuis six mois, Dieu a voulu éprouver de nouveau le courage de la jeune fille ; la maladie a frappé les trois personnes adoptées par elle. L'orpheline a épuisé ses forces, sa santé et ses ressources à leur prodiguer des soins, et n'a point succombé au découragement, seule durant si long-temps, en présence de trois mourantes. Aussi, messieurs, n'hésitons-nous pas sur la proposition de notre illustre collègue, M. Georges Cuvier, à vous proposer de décerner un prix de trois mille francs à Marie. »

Des applaudissements éclatèrent dans toutes les parties de la salle. On se leva pour voir la jeune fille ; les femmes lui jetèrent leurs bouquets de fleurs. Tandis que les yeux pleins de larmes d'attendrissement, elle croyait faire un rêve, le grand naturaliste venait la prendre par la main et la conduisait au président, qui lui remettait le prix si dignement mérité par elle.

— Oh ! monsieur, dit-elle, oh ! monsieur ! que vous me rendez heureuse !

— Mon enfant reprit l'homme célèbre, cette journée est une des plus belles de ma vie !

La solennité terminée, M. Cuvier ramena chez lui, au Jardin-des-Plantes, sa jolie protégée ; la jeune fille dîna avec la famille de l'académicien, et le soir, au moment de partir, elle reçut un petit portefeuille de maroquin vert.

— Vous avez dépensé cinq mille francs des quinze mille que vous avait légués votre mère. Mme la Dauphine me charge de vous remettre cette somme ; il y a encore là le brevet d'une pension de douze cents francs sur la cassette du roi. Vous le voyez Marie, le travail, la vertu et la charité portent bonheur. Adieu : vous viendrez tous les quinze jours, le dimanche, dîner au Jardin-des-Plantes avec ma fille, avec moi et avec ma femme.

Je vous laisse à penser la joie et le bonheur que Marie rapporta au logis ; quelles bénédictions sortirent des lèvres septuagénaires de Marguerite, et avec quelle ferveur toute cette heureuse famille adressa, le soir, ses prières à Dieu.

Le lendemain de cette journée, qui lui semblait encore un songe, Marie était occupée à travailler près de sa fenêtre ; malgré elle, le souvenir de tout ce qui lui était advenu la veille faisait tomber son ouvrage de ses mains et la je-

tait en de longues et douces rêveries, lorsque tout-à-coup ses regards qui erraient vaguement, s'arrêtèrent sur la maison d'en face. Des prêtres en sortaient, emmenant un cercueil. Derrière eux marchait un jeune homme qui pleurait avec amertume.... Il suivait le cercueil de sa mère. Marie ne put retenir ses larmes, car elle se sentait émue de compassion et partageait la douleur du jeune homme en se rappelant le jour où, elle aussi, avait vu emmener le cercueil de sa mère.

Soit hasard, soit que Dieu le voulût ainsi, le jeune homme leva la tête et vit les pleurs de la jeune fille ; il comprit qu'elle la plaignait. Par cette compassion inattendue, il se sentit un peu moins désespéré au milieu de sa cruelle douleur. Il lui semblait qu'il n'était plus tout-à-fait si abandonné sur la terre.

Le soir, quand il rentra dans la chambre déserte où il ne trouva plus sa mère, il ouvrit la tenêtre et se mit à regarder, à travers les vitres, éclairées par la lueur d'une lampe, Marie, qui travaillait, entourée de ses enfants et de Marguerite.

Un mois s'écoula, après lequel, un matin, M. Cuvier vint rendre visite à sa protégée. Quand il sortit, un jeune homme de bonne mine et vêtu de noir l'attendait près de sa voiture.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-il, mais je voudrais avoir l'honneur de vous parler. C'est quelque chose qui intéresse Mlle Marie.

Cuvier le fit monter dans la voiture et asseoir près de lui. Le jeune homme raconta qu'il s'appelait Philippe T..., qu'il était ouvrier imprimeur, qu'il aimait Mlle Marie et qu'il voudrait l'épouser.

— Je ne suis point sans ressource, dit-il, j'ai une petite rente de mille francs, et je gagne sept francs par jour chez mon patron. Enfin, monsieur, je mène une vie régulière et ne manque point d'éducation. Mlle Marie serait heureuse avec moi ; du moins j'y ferais tous mes efforts.

Cuvier remonta chez Marie.

— Un jeune homme, votre voisin d'en face, vient de me parler de vous, Marie.

Une rougeur éclatante couvrit les joues de la jeune fille.

— Voilà qui paraît de bon augure pour lui, reprit le naturaliste ; il est inutile d'ajouter qu'il vous aime et qu'il vous demande en mariage.

— Mon cher protecteur, reprit Marie, remise de son émotion, et après un moment de silence, la demande d'un honnête homme, qui veut faire de moi sa femme, et qui s'adresse à vous pour me transmettre cette demande, ne devrait que m'honorer. Mais je dois vous donner quelques explications avant de répondre..... ou plutôt, quand vous m'aurez entendue, vous répondrez vous-même pour moi.

Mon père appartenait à une famille de marchands de nouveautés ; il épousa ma mère, héritière d'un nom célèbre ; le mariage se fit malgré les deux familles ! De là bien des chagrins et biens des épreuves terribles. Tous les deux y ont succombé ; voilà pourquoi je suis orpheline et seule au monde ! Malgré cet abandon et quoique pauvre, monsieur, j'hésite à n'épouser qu'un simple ouvrier. Si j'ai tort, je saurai bien triompher de ce scrupule. Dites, que me conseillez-vous ?

— Je vais reporter mot pour mot notre conversation à Philippe, c'est lui qui décidera la question.

Et il alla tout raconter au jeune homme, qui l'écouta la tête baissée.

— Eh bien ! que résolvez-vous ?

— Monsieur, répondit-il, priez Mlle Marie d'attendre deux ans avant de penser à un autre mariage. Je lui demande cette grâce au nom de ma mère et de la sienne, qui, toutes deux, nous regardent du ciel. D'ici là, je saurai conquérir un nom et une position dignes d'elle.

Cuvier gravit de nouveau les quatre étages de Marie, et lui rapporta la réponse de Philippe.

— Cette fois, monsieur Cuvier, dit-elle après un moment de réflexion, j'irai porter moi-même ma réponse à M. Philippe. N'est-ce pas votre avis, et ne pensez-vous pas que je ferai bien de me placer sous la protection d'un si noble cœur ?

Marguerite alla prévenir Philippe de monter.

— Monsieur, lui dit Cuvier, je vous présente votre fiancée.

Philippe ne put retenir les larmes qui remplissaient ses paupières, et les sanglots de bonheur qui gonflaient sa poitrine.

Trois mois après, le repas de noces eut lieu au Jardin-des-Plantes, chez M. Cuvier.

Aujourd'hui Philippe est devenu un de nos plus habiles et de nos plus riches imprimeurs. Marie a aidé puissamment Philippe dans les nobles efforts qu'il a faits pour se conquérir de la fortune.

Il y a dans le salon de la jeune femme un buste en marbre de Cuvier et un bouquet desséché.

Ai-je besoin de vous dire que jamais elle ne regarde sans une vive émotion le buste et le bouquet.

S. HENRY BERTHOUD.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Economie politique.

M. LE RÉDACTEUR,

La belle science que j'ai entrepris de traiter devant la Société des Amis, remporte en ce moment un succès éclatant et reçoit des applications de vaste importance, chez les deux premières nations du monde, l'Angleterre et les Etats-Unis. Premières par leur énergie, habileté et puissance industrielles ; et par le bon sens positif et pratique qui les distingue éminemment.

L'une conduite par un ministre qui doit figurer dans l'histoire au premier rang de ses hommes d'état, bouleverse toutes ses lois de revenu, y fait presque une révolution, en abolissant tous ses droits d'exportation et en diminuant de beaucoup ses droits d'importation : l'autre, par une loi du Congrès, décrète la remise des droits sur les marchandises importées chez elle et destinées pour le Canada ou le Mexique, et leur donne un libre passage sur son territoire.

Et au Canada, que faisons-nous ? — Au même instant, comme par contraste et pour faire ombre à ce beau tableau, nos législateurs augmentent nos droits d'importation ! Ils s'excusent en disant : Le peuple le veut ; le peuple veut de la protection pour ses produits. Mais l'excuse est-elle bonne ? Chefs du peuple, guides de son bonheur comme gardiens de ses droits, doivent-ils céder à un préjugé erroné, ou tâcher de le détruire ? doivent-ils nourrir et sanctionner des idées fausses qui minent la prospérité nationale, ou enseigner au peuple ses véritables intérêts ?

— Pourquoi ne pas montrer sur cette question financière, la même sagesse, la même fermeté, le même dévouement, que sur la question des contributions directes ? Sans adopter le principe de taxation, impossible de faire fonctionner les lois des Municipalités et de l'Instruction, ces pierres angulaires de notre avenir. Ici, nos législateurs ont vu qu'il fallait agir avec énergie pour assurer un grand bien, et ne pas sacrifier à des considérations minimes et passagères les seuls moyens

qu'il y eut de l'atteindre. Demandons-leur, en économie politique, autant de vertu et de patriotisme.

Pour ma part, encouragé par ces triomphes au dehors, pressé par ce besoin de progrès au dedans, combattant pour la liberté industrielle, je continuerai avec ardeur des travaux philanthropiques.

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

ANALYSE OU ABRÉGÉ

DU

TRAITÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE DE J.-B. SAY.*

LIVRE PREMIER.

DE LA PRODUCTION DES RICHESSES.

CHAPITRE PREMIER. — Ce qu'il faut entendre par production ?

« Les hommes jouissent de certains biens que la nature leur accorde gratuitement, tels que l'air, l'eau, la lumière ; mais ce ne sont pas ces biens auxquels, dans l'acception commune, ils donnent le nom de richesses. Ils le réservent pour ceux qui ont une valeur qui leur est propre, et qui sont devenus la propriété exclusive de leurs possesseurs, tels que des terres, des monnaies, des grains, des étoffes, etc. Si l'on donne aussi le nom de richesses à des contrats de rentes, à des effets de commerce, il est évident que c'est parce qu'ils renferment un engagement pris de leur livrer des choses qui ont une valeur par elles-mêmes. La richesse est en proportion de cette valeur : elle est grande, si la somme des valeurs dont elle se compose est considérable ; elle est petite, si les valeurs le sont.

La valeur de chaque chose est arbitraire et vague tant qu'elle n'est pas reconnue. Le possesseur de cette chose pourrait l'estimer très haut, sans en être plus riche. Mais du moment que d'autres personnes consentent à donner en échange, pour l'acquérir, d'autres choses pourvues de valeur de leur côté, la quantité de ces dernières que l'on consent à donner est la mesure de la valeur de la première ; car on consent à en donner d'autant plus, que celle-ci vaut davantage.

Parmi les choses qui peuvent être données en échange de celles qu'on veut acquérir, se trouve la monnaie. La quantité de monnaie que l'on consent à donner pour obtenir une chose, se nomme son prix ; c'est son prix courant dans un lieu donné, à une époque donnée, si le possesseur de la chose est assuré de pouvoir en obtenir ce prix-là, au cas qu'il veuille s'en défaire.

Or, la connaissance de la vraie nature des richesses ainsi désignées, des difficultés qu'il faut surmonter pour s'en procurer, de la marche qu'elles suivent en se distribuant dans la société, de l'usage qu'on en peut faire, ainsi que des conséquences qui résultent de ces faits divers, compose la science qu'on est maintenant convenu d'appeler l'Économie politique.

La valeur que les hommes attachent aux choses, a son premier fondement dans l'usage qu'ils en peuvent faire. Les unes servent d'aliments, les autres de vêtements ; d'autres nous défendent de la rigueur du climat, comme les maisons ; d'autres, telles que les ornements, les embellissements, satisfont des goûts qui sont une espèce de besoin. Toujours est-il vrai que si les hommes attachent de la valeur à une chose, c'est en raison de ses

usages : ce qui n'est bon à rien, ils n'y mettent aucun prix, (1)

Cette faculté qu'ont certaines choses de pouvoir satisfaire aux divers besoins des hommes, qu'on me permette de la nommer utilité.

Je dirai que créer des objets qui ont une utilité quelconque, c'est créer des richesses, puisque l'utilité de ces choses est le premier fondement de leur valeur et que leur valeur est de la richesse.

Mais on ne crée pas des objets : la masse des matières dont se compose le monde, ne saurait augmenter ni diminuer. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de reproduire ces matières sous une autre forme qui les rende propres à un usage quelconque qu'elles n'avaient pas, ou seulement qui augmento l'utilité qu'elles pouvaient avoir. Alors il y a création, non pas de matière, mais d'utilité ; et comme cette utilité leur donne de la valeur, il y a production de richesses.

C'est ainsi qu'il faut entendre le mot production en économie politique. La production n'est point une création de matière, mais une création d'utilité. Elle ne se mesure point suivant la longueur, le volume ou le poids du produit, mais suivant l'utilité qu'on lui a donné.

De ce que le prix est la mesure de la valeur des choses, et de ce que leur valeur est la mesure de l'utilité qu'on lui a donnée, il ne faudrait pas tirer la conséquence absurde qu'en faisant monter leur prix par la violence, on accroît leur utilité. La valeur échangeable, ou le prix, n'est une indication de l'utilité que les hommes reconnaissent dans une chose, qu'autant que le marché qu'ils ont fait ensemble n'est soumis à aucune influence étrangère à cette même utilité ; de même qu'un baromètre n'indique la pesanteur de l'atmosphère qu'autant qu'il n'est soumis à aucune action autre que celle de la pesanteur de l'atmosphère.

En effet, lorsqu'un homme rend à un autre un produit quelconque, il lui vend l'utilité qui est dans ce produit ; l'acheteur ne l'achète qu'à cause de son utilité, de l'usage qu'il en peut faire. Si, par une cause quelconque, l'acheteur est obligé de le payer au-delà de ce que vaut pour lui cette utilité, il paie une valeur qui n'existe pas, et qui, par conséquent, ne lui est pas livrée. (2)

C'est ce qui arrive quand l'autorité accorde à une certaine classe de négociants le privilège exclusif de faire un certain commerce, celui des marchandises de l'Inde, par exemple ; le prix de ces marchandises en est plus élevé, sans que leur utilité, leur valeur intrinsèque soit plus grande. Cet excédant de prix est un argent qui passe de la bourse des consommateurs dans celle des négociants privilégiés, et qui n'enrichit les uns qu'en appauvrissant inutilement les autres exactement de la même somme.

De même, quand le gouvernement met sur le vin un impôt qui fait vendre 15 sous une bouteille

(1) Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si la valeur que les hommes attachent à une chose est proportionnée ou non à son utilité réelle. La juste appréciation des choses dépend du jugement, des habitudes, des préjugés de ceux qui les apprécient. Une saine morale et des notions précises sur leurs véritables intérêts, conduisent les hommes à une juste appréciation des vrais biens. L'économie politique considère cette appréciation comme un fait, et laisse à la science de l'homme moral et de l'homme en société, le soin de les éclairer et de les diriger sur ce point comme dans les autres actes de la vie.

(2) Ceci recorra de nouveaux développemens. Suffit, quant à présent, de savoir qu'on ne peut qu'état quo se trouve la société, plus la liberté de produire et de contracter est entière, et plus les prix courans se rapprochent de la valeur réelle des choses.

qui sans cela se serait vendue 10 sous, que fait-il autre chose que faire passer, pour chaque bouteille, 5 sous de la main des producteurs et des consommateurs de vin dans celle du percepteur ? La marchandise n'est ici qu'un moyen d'atteindre plus ou moins commodément le contribuable, et sa valeur courante est composée de deux éléments, savoir : en premier lieu, sa valeur réelle fondée sur son utilité, et ensuite la valeur de l'impôt que le gouvernement juge à propos de faire payer pour la laisser fabriquer, passer ou consommer.

Il n'y a donc véritablement production de richesse que là où il y a création ou augmentation d'utilité.

Sachons comment cette utilité est produite.

CHAPITRE DEUX. — Des différentes sortes d'industrie, et comment elles concourent à la production.

Les objets que la nature ne livre pas tout préparés pour satisfaire nos besoins, peuvent y être rendus propres par notre industrie.

Lorsqu'elle se borne à les recueillir des mains de la nature, on la nomme industrie agricole, ou simplement agriculture.

Lorsqu'elle sépare, mélange, façonne les produits de la nature, pour les approprier à nos besoins, on la nomme industrie manufacturière.

Lorsqu'elle met à notre portée les objets de nos besoins qui n'y seraient pas sans cela, on la nomme industrie commerciale, ou simplement commerce.

C'est au moyen seulement de l'industrie que les hommes peuvent être pourvus, avec quelque abondance, des choses qui leur sont nécessaires, et de cette multitude d'autres objets dont l'usage, sans être d'une nécessité indispensable, marque cependant la différence d'une société civilisée à une horde de sauvages. La nature, abandonnée elle-même, ne fournirait qu'imparfaitement à l'existence d'un petit nombre d'hommes. On a vu des pays fertiles, mais déserts, ne pouvoir nourrir quelques infortunés que la tempête y avait jetés par hasard ; tandis que, grâce à l'industrie, on voit en beaucoup d'endroits une nombreuse population subsister à l'aise sur le sol le plus ingrat.

On donne le nom de produits aux choses que l'industrie a su créer. Leurs auteurs deviennent par là possesseurs d'une nouvelle portion de richesses dont ils peuvent jouir, soit immédiatement, soit après l'avoir échangée entre tout autre objet de valeur équivalente.

Il est rare qu'un produit soit le résultat d'un seul genre d'industrie. Une table est un produit de l'industrie agricole qui a abattu l'arbre dont elle est faite, et de l'industrie manufacturière qui l'a façonnée. Le café est pour l'Europe un produit de l'agriculture qui a planté et recueilli cette graine en Arabie ou ailleurs, et de l'industrie commerciale qui la met entre les mains du consommateur.

Ces trois sortes d'industrie, qu'on peut, si l'on veut, diviser en une foule de ramifications, concourent à la production exactement de la même manière. Toutes donnent une utilité à ce qui n'en avait point, ou accroissent celle qu'une chose avait déjà. Le laboureur, en semant un grain de blé, en fait germer vingt autres ; il ne les tire pas du néant : il se sert d'un outil puissant qui est la terre, et il dirige une opération par laquelle différentes substances, auparavant répandues dans le sol, dans l'eau, dans l'air, se changent en grains de blé.

* Voyez les numéros 9 et 13 de la Revue.

La noix de galle, le sulfate de fer, la gomme arabique, sont des substances répandues dans la nature ; l'industrie du négociant, du manufacturier, les réunit, et leur mélange donne cette liqueur noire qui fixe nos pensées sur le papier. Ces opérations du négociant, du manufacturier, sont analogues à celles du cultivateur, et celui-ci se propose un but et emploie des moyens du même genre que les deux autres.

Personne n'a le don de créer de la matière ; la nature même ne le peut pas. Mais tout homme peut se servir des agents que lui offre la nature pour donner de l'utilité aux choses, et même toute l'industrie ne consiste que dans l'usage qu'on fait des agents fournis par la nature ; le produit du travail le plus parfait, celui dont presque toute la valeur est en main-d'œuvre, n'est-il pas ordinairement le résultat de l'action de l'acier dont les propriétés sont un don de la nature, s'exerçant sur une matière quelconque, autre don de la nature ? Une montre, par exemple.

L'industrie commerciale concourt à la production en élevant la valeur d'un produit par son transport d'un lieu dans un autre. Un quintal de coton de la Louisiane a acquis la faculté de pouvoir servir, et vaut davantage dans un magasin d'Europe que dans un magasin de la Nouvelle-Orléans. C'est une façon que le commerçant donne aux marchandises ; une façon qui rend propres à l'usage, des choses qui, autrement placées, ne pouvaient être employées ; une façon non moins utile, non moins compliquée et non moins hasardeuse qu'aucune de celles que donnent les deux autres industries. Le commerçant se sert aussi, et pour un résultat analogue, des propriétés naturelles du bois, des métaux, dont ses navires sont construits, du chanvre qui compose ses voiles, du vent qui les enfile, de tous les agents naturels qui peuvent concourir à ses desseins, de la même manière qu'un agriculteur se sert de la terre, de la pluie et des airs.

On peut considérer comme exerçant des industries du même genre, celui qui laboure les terres, celui qui élève des bestiaux, celui qui abat des arbres, et même celui qui pêche des poissons qu'il n'a pas fait naître, ou qui puise dans les entrailles de la terre les métaux, les pierres, les combustibles que la seule nature y a déposés ; et, pour ne pas multiplier les dénominations, on désigne toutes ces occupations par le nom d'*industrie agricole*, parceque la culture des champs est la plus importante de toutes. Les mots sont de peu d'importance, une fois que les idées sont bien comprises. Le vigneron qui presse son raisin, fait une opération mécanique, qui tient de plus près aux arts manufacturiers qu'aux arts agricoles. Qu'on le nomme manufacturier ou agriculteur, peu importe, pourvu que l'on conçoive de quelle façon son industrie ajoute à la valeur d'un produit. Il y a, si l'on veut, une multitude d'industries, en considérant toutes les manières possibles de donner de la valeur aux choses ; et d'un autre côté, en généralisant tout à fait, il n'y en a qu'une, puisque toutes se réduisent à se servir des matières et des agents fournis par la nature, pour en composer des produits susceptibles d'être consommés.

Quelque soit l'industrie qu'on exerce, on vit des profits que l'on fait en vertu de la valeur, ou portion de valeur, quelque'elle soit, qu'on donne à des produits. La valeur toute entière des produits sert de cette manière à payer les gains des producteurs. Ce n'est pas le *produit net* seulement qui satisfait aux besoins des hom-

mes ; c'est le *produit brut*, la totalité des valeurs créées.

Le produit annuel d'une nation se compose non seulement du produit net de son agriculture, manufactures, ou commerce, mais du produit brut de ces trois industries réunies. N'a-t-elle pas, en effet, à consommer la valeur totale, c'est à dire, la valeur *brute* de tout ce qu'elle a produit ? Une valeur produite en est-elle moins une richesse parcequ'elle doit être nécessairement consommée ? Sa valeur ne vient-elle même pas de cette faculté d'être consommée ?

Pour un particulier, le produit brut est ce qu'a rapporté une entreprise quand on n'en a pas déduit les *frais* ; le produit net est ce qu'elle a rapporté, les frais déduits. Pour une nation, le produit net et le produit brut sont la même chose, parceque les frais remboursés par un *entrepreneur*, sont des *profits* acquis par un autre.

La valeur entière des produits, ou leur valeur brute, se distribue toute en profits entre les *producteurs* ; la somme de ces profits est donc égale à la valeur brute des produits.

Le *revenu* d'une nation est par conséquent la valeur brute de tous ses produits, sans défalca-tion aucune, même de ceux qu'elle tire de l'étranger ; car elle ne peut les avoir acquis qu'au moyen de ses propres produits. Il faut, par la même raison, mettre au nombre de ses consommations les produits qu'elle exporte.

Concluons, que les richesses, qui consistent dans la valeur que l'industrie humaine, à l'aide des instrumens qu'elle emploie, donne aux choses, que les richesses, dis-je, sont susceptibles d'être créées, détruites, d'augmenter, de diminuer dans le sein même de chaque nation, et indépendamment de toute communication au dehors, selon la manière dont on s'y prend pour opérer de tels effets. Vérité importante, puisqu'elle met à la portée des hommes les biens dont ils sont avides avec raison, pourvu qu'ils sachent et qu'ils veuillent employer les vrais moyens de les obtenir. Le développement de ces moyens est le but de cet ouvrage."

Montréal, 25 mars 1845.

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

Devouement d'une femme.

C'était en 1839, par une belle matinée de juin, je me promenais vis-à-vis la prison, à cet endroit où l'on voit si bien l'île Ste. Hélène, les îles de Boucherville et les riantes campagnes des environs. Je voyais passer à mes pieds, les *steam-bots* rapides et les goëlettes à pleines voiles semblant aller plus vite que le vent. Les matelots étendus sur les vergues, regardaient fuir la ville et chantaient. J'enviais leur bonheur. Ils étaient si contents, si heureux ! J'étais absorbé par ces idées de liberté, d'indépendance dont tout homme doit jouir par droit de nature, quand, tout à coup, une voix frappe mon oreille ; je m'entends nommer. Je me retourne et aperçois un mouchoir blanc flotter à travers une des grilles de la prison. Je reconnais mon ami G..... qui me criait : mais que fais-tu donc là ? attendais-tu que j'aille te rejoindre ? Je compris que c'était un reproche qu'il m'adressait, car, comment pouvais-je l'attendre, mon pauvre ami ? Il était prisonnier d'état.

Je m'approche des murs, et le geôlier après beaucoup de sollicitations, de prières, je puis dire, me permet d'entrer voir les détenus politiques :

Il y avait quelques tems que je m'entretenais avec mon ami, quand, tout à coup, j'entends un bruit affreux de chaînes, plus de vingt bouches murmurant les paroles les plus obscènes et à travers, des gémissements confus. C'étaient les criminels condamnés à la déportation. Ils devaient partir sous un mois. Or, les condamnés à l'exil sont soumis à la plus stricte surveillance : on les enchaîne aux pieds. Une autre chaîne leur ceint le corps, laquelle est jointe à un gros anneau de fer qui les lie à la muraille. Précaution cruelle ! précaution barbare ! comme si ces misérables créatures pouvaient s'échapper en s'élançant à travers un mur de six pieds d'épaisseur ! Vous avez là, dis-je à mon ami, un spectacle bien repoussant devant les yeux, et en même temps bien digne d'intérêt et peut-être de pitié. Ce sont, à la vérité des rebuts de la société, des baudis, des voleurs, tous condamnés... mais... qui sait, s'ils sont tous coupables ? Puis ce bruit de chaînes fait mal au cœur ! Tous condamnés..... mais peut-être pas tous coupables.....

Ta réflexion me paraît bien juste. J'ai souvent pensé la même chose, en voyant ce grand jeune homme enchaîné près de cette grille. Il doit être la victime de quelque trame ou la misère aura dû le forcer au crime. Mais voici les autres qui se retirent dans leurs cellules : si tu aimes les émotions, approche-toi de cette grille et interroge donc ce prisonnier. Je suivis le conseil de mon ami et m'approchai du condamné. C'était un jeune homme de 25 à 30 ans. La réclusion et les souffrances l'avaient amaigri, mais ses traits étaient réguliers, et sa figure annonçait de l'intelligence. Dès qu'il m'aperçut, il s'assit sur le tas de paille où il était étendu, puis après avoir passé un vieux linge sur ses yeux comme pour essuyer une larme, il me regarda d'un air fier et me dit d'une voix faible mais accentuée : les étrangers n'apportent dans ces lieux que de mauvaises nouvelles.... Etes-vous porteur d'un arrêt de mort ou d'un ordre de partir à l'instant, sans qu'il nous soit permis de dire adieu à nos enfants, à nos femmes ? Puis, se rejetant sur sa paille : oh ! ma femme, dit-il, ma pauvre femme ! il n'y a qu'elle qui vienne quelquefois me consoler ici ! Il n'y a qu'elle qui m'inspire du courage ! puis le malheureux se tordait sur sa couche humide.

Je me reprochai ma curiosité. Je fus sur le point de le quitter sans rien dire ; mais, frappé des impressions que j'aurais pu lui laisser : non, me dis-je, je ne partirai pas ainsi ; je ne veux pas emporter avec moi l'idée qu'il puisse croire que je prends plaisir à le voir souffrir.

Je suis bien peiné, mon ami, lui dis-je, de n'avoir pas de bonnes nouvelles à vous apprendre ; mais, au moins, je vous assure que je n'en ai point qui puisse aggraver votre position. Ami?... qu'entendez-vous ? ami !... Oh ! je n'en ai plus d'ami ! je n'en ai plus ; il n'y a que ma femme qui pense à moi !... néanmoins, le ton avec lequel vous parlez indique de la franchise et m'inspire de la confiance ; en outre je veux vous faire part de mes intentions. Puis... quand même vous me trahirez..... ? Je compte si peu sur le succès que je parlerai sans crainte.

Veillez bien vous approcher, monsieur, car pour moi, cela m'est impossible ; et il me montrait ses chaînes..... Vous désirez, sans doute, savoir pourquoi je suis détenu ici ? Je vais vous le dire. J'ai volé.... Oui, monsieur, j'ai volé...., une demi-piastre ! Mais monsieur, on m'avait refusé tout secours ; je ne trouvais aucun emploi et ma femme se mourait de faim... Je n'en suis pas moins coupable aux yeux de la loi, je le sais ; mais

monsieur, dites-moi, suis-je coupable aux yeux de Dieu?... Mais... j'entends du bruit, au dehors : c'est probablement ma femme, c'est l'heure à laquelle elle a coutume de venir me visiter. Tenez, monsieur, vous m'avez l'air honnête; je ne crains pas de parler devant vous. J'ai formé un projet d'évasion... mais c'est sans doute, une de ces chimères comme il m'en passe à chaque instant par la tête, depuis six mois...néanmoins, je veux que vous m'entendiez le communiquer à ma femme, je veux que vous voyez comment elle l'accueillera, avec quel dévouement, avec quel courage elle va entreprendre de me sauver. Alors si elle succombe dans l'entreprise, si l'on resserme mes chaînes, eh bien, vous récompenserez le courage malheureux, n'est-ce pas? Vous veillerez à ce qu'une aussi brave femme ne meure pas de faim, quand je serai parti. Vous promettez, n'est-ce pas? Allons vite, cachez-vous derrière cette porte, près de ma grille. Ecoutez bien; mais, auparavant, jurez-moi, je vous en prie, jurez..... Je promets tout et me cache à l'endroit indiqué. Un instant après le gros marteau de la porte extérieure de la prison frappa trois coups et j'aperçus une femme, grande, vêtue modestement et très propre : sa démarche était gracieuse et dégagée. Un voile noir couvrait sa figure, c'était la femme de Cook. En l'apercevant le condamné voulut s'approcher; mais sa femme s'empressa de courir à la grille pour lui dire de ne pas bouger. Tu sais, dit-elle, comme ce bruit de chaînes me fait mal, ne remue donc pas, je t'en prie, ou je m'en retourne de suite. Alors Cook dit à sa femme de s'approcher et lui parla aussi.

Plus d'espoir, pauvre femme! plus d'espoir! Colborne a rejeté ma requête! il faut se séparer! ... Il ne me reste plus qu'une seule tentative à faire, c'est de m'échapper. T'échapper? Mais... perds-tu la tête, mon cher Louis. Allons, tu as la fièvre, sans doute : ne te tourmente donc pas inutilement, sois donc tranquille et mets ton espérance dans le bon Dieu. Je veux m'échapper, te dis-je... Mais, comment peux-tu former de telles espérances? Concevoir des projets aussi extravagants? Des chaînes te cramponnent au plancher et au mur; tu n'as pas vu le jour depuis plus de six mois, et la fente pratiquée dans ce mur permet à peine à l'air d'entrer dans ton cachot fétide.

Enfin, voici mon plan d'évasion. Les portes vont bientôt se fermer, écoute-moi, et ne m'interromps pas. Tu as dû remarquer, sur le bord de l'eau, vis-à-vis mon cachot, tiens, tout vis-à-vis, tu as dû voir une espèce de trappe fermée au cadenas; c'est la porte du canal qui vient jusqu'ici. Après avoir brisé la barre de fer qui se trouve sur cette porte. On n'a fait que le tiers de la besogne; car il se trouve encore deux autres portes à l'intérieur du canal également assujetties par de grosses barres de fer, avant de pouvoir pénétrer jusqu'ici; il faut tout briser pendant la nuit.

Mais à quoi bon te..... Ecoute-moi donc, te dis-je, je suis pressé. Ce projet exécuté, je suis sauvé! Car, vois-tu, tous les jours les condamnés sont obligés d'aller puiser de l'eau pour l'établissement, à la pompe où aboutit ce canal. Quelquefois on obtient la permission d'aller se faire couler de l'eau froide sur les pieds, quand l'inflammation causée par nos fers ne nous permet plus de les supporter. Je pourrai, quand le passage sera libre, me glisser, à l'aide du tuyau de la pompe, dans le canal... et me voilà libre!

Mais écoute! je ne veux pas que tu t'en mêles; tu es trop faible, et puis dans ta situation

.....(la femme de Cooke allait devenir mère.) Tu ne réussiras pas d'abord, et ensuite tu serais arrêtée et je mourrais de chagrin de t'avoir aussi lâchement exposée pour moi.

Ainsi, vois le gros M***, il m'est dévoué; il est fort et courageux; il ne te refusera pas; c'est un ami, qui bravera tout pour moi, j'en suis certain. La femme écoutait toujours silencieuse... Enfin dit-elle, as-tu fini? Le gros M*** bravera tout pour toi, dis-tu. Et bien! moi aussi, moi seule, je braverai tout dans cette entreprise! Je briserai ces portes. A moi seule, le bonheur de sauver mon mari! Quoi! un si beau projet d'évasion! si facile! le confier à une personne indifférente à ton bonheur! Et si elle était indiscrette cette personne! tout serait donc perdu!! Quel espoir nous resterait-il? Non, non, je ne veux pas me confier à d'autre. A moi seule le secret, à moi seule l'exécution!! Et, sans vouloir écouter le prisonnier qui faisait tous ses efforts pour la détourner d'une entreprise aussi dangereuse, elle s'éloigna brusquement de la grille, en lui faisant un signe d'adieu avec son mouchoir.

Au même instant, le geôlier cria aux visiteurs que l'heure était passée, qu'il fallait sortir. Je donnai la main à Cooke qui me tendait la sienne, et semblait vouloir me rappeler ma promesse. Je lui jurai encore une fois de ne jamais oublier la protection que j'avais promise, et m'éloignai. Le geôlier vint me conduire jusqu'à la porte extérieure, et la referma sur lui, à double tour. J'aurais voulu laisser dans cette enceinte toutes les émotions que je venais d'éprouver.

Je pris ma course, je courais à toutes jambes comme pour tâcher d'oublier, de laisser derrière moi ces idées poignantes. Mais, ces souffrances, ce bruit de chaînes, et cette femme courageuse, tout cela me poursuivait comme un cauchemar.

Rendu chez moi ma vieille mère m'attendait pour souper. Je me mis à table, mais je ne pus prendre aucune nourriture, tant j'étais oppressé, agité par ce que je venais de voir et d'entendre.

Vers les neuf heures du soir, je me promenais pensif dans ma chambre quand, tout-à-coup, un éclair vint briller à ma croisée; un terrible coup de tonnerre le suit et la pluie se met à tomber par torrents, la nature semblait bouleversée.

Quel tems! me dis-je, quelle épouvantable tempête!! Mais que dis-je, plutôt quel bon tems! quelle heureuse coïncidence!! On dirait que le ciel se déclare en faveur du prisonnier. La femme de Cooke, la généreuse épouse va, sans doute, profiter de cette nuit favorable pour sauver son mari.

Personne autre n'osa sortir qu'elle et moi; car je veux être témoin de cet acte sublime; et en même tems je m'affublai d'un gros capot d'étoffe, et courus me placer derrière ces taillis d'arbuste que vous avez dû voir près du canal. Il y avait à peine une demi-heure que j'étais là, quand j'aperçus, un point brillant, longer le fleuve, puis monter un peu et s'arrêter à la porte du canal. Je m'approche doucement, et un éclair qui brilla dans le moment me fit apercevoir une femme portant quelque chose dans sa main droite, et dans l'autre une petite lanterne sourde. Un frisson passa sur tout mon corps; j'étais fou, j'allais prier tout haut; je faisais mille vœux pour le succès de ce noble dévouement. Un éclair vint encore découvrir à mes yeux cet intéressant spectacle. Elle était, cette digne femme, agenouillée sur la trappe et priait. Je m'approche encore un peu. Elle adressait ces mots à la mère de Dieu.

« E cempte sur ton aide, O vierge protectrice!
 » Nime mon courage en ce terrible instant.
 » E me refuse pas. A mes vœux sois propice!
 » Tends sur moi ta main, et pense à mon enfant!

Puis, comme si l'être céleste qu'elle invoquait lui eût prêté son bras, j'entends tout à coup un craquement terrible : la crampe était sans doute rompue; car, au même instant, j'entends crier les gonds... puis un profond silence... Je m'approche, elle était descendue dans le canal.....

Trente heures après le geôlier pâle et confus annonçait au shérif l'évasion d'un prisonnier. Cooke était allé rejoindre sa femme à Plattsburgh. Il la trouva au lit. Un jeune enfant reposait près de sa mère : Cooke allait se jeter à son cou et lui témoigner par mille caresses sa reconnaissance et sa joie. Mais cette femme extraordinaire lui fit signe de la main de se mettre à genoux et de prier la Sainte Vierge à qui elle devait sa réussite et prenant son enfant dans ses mains faibles et tremblantes, elle l'élevait vers le ciel et adressait cette prière à Marie :

« E te dois mon bonheur, O vierge tutélaire!
 » Ccorde ton secours à cet être naissant.
 » E dédaigne donc pas l'hommage d'une mère
 » T pour prix de ton aide, accepte notre enfant.

L. D. R.

Montréal, 8 avril 1845.

Nous recommandons à l'attention du public et surtout de nos aimables lectrices la lettre et le fragment suivants qui nous furent adressés, il y a quelques jours, par une dame inconnue.

Les défauts que l'on signale, qui troublent bien souvent le bonheur conjugal, et celui des familles, ne pouvaient être peints sous de plus vives couleurs, et les moyens de prévenir les malheurs, qui en sont la suite, sont indiqués avec beaucoup de tact et d'habileté par notre aimable correspondante.

Lettre.

Vendredi, le 4.

MONSIEUR,

L'autre jour, dans une réunion où je me trouvais, je fus tellement indignée de la conduite étrange d'une jeune dame envers son mari, qu'arrivé chez moi, je me suis mis à écrire des réflexions sur la conduite qu'une jeune femme doit tenir avec son mari. J'étais loin alors d'avoir l'idée de les publier, mais votre galanterie bien connue pour les dames et l'exception que vous avez bien voulu faire en leur faveur, dans le numéro 13 de la *Revue Canadienne*, m'engagent à vous les adresser, espérant qu'ils rencontreront votre approbation et que vous voudrez bien leur trouver une place dans votre intéressant journal.

Fragment.

CONDUITE D'UNE FEMME ENVERS SON MARI.

Une femme doit tâcher de plaire à son mari et de s'en faire aimer; mais surtout de se concilier son estime et sa reconnaissance. On ne réussit pas toujours à se faire aimer; mais il dépend de soi de se faire estimer et d'obtenir de la gratitude. Le vice même est forcé de reconnaître l'empire de la vertu et de la bonté.

Les moyens de se faire aimer, estimer d'un mari, et d'exciter sa reconnaissance, se réduisent à deux; d'avoir une bonne conduite, et de travailler sans cesse à son bonheur.

Cette dernière condition n'est point une tâche servile, c'est l'exécution d'un engagement très légitime. Le mari porte tout le poids des intérêts communs; il a la peine et le souci des affaires domestiques; c'est lui qui donne en grande partie à sa femme la considération dont elle jouit; c'est sur lui que repose la destinée de ses enfants; les soins que sa femme lui rend ne sont donc qu'un retour bien acquis. Elle ne peut s'acquitter que par ces attentions de tous les moments, par cette douceur, cette complaisance soutenue qui s'étend à tout. Qu'importe, pour le bonheur d'un homme, les grandes qualités de sa femme, sa générosité, sa haute prudence, sa sublime vertu, si elle n'a la douceur qui fait le charme de la vie? Où sont les occasions dans lesquelles une femme peut signaler une vertu héroïque? Il s'en présente à peine une dans la vie. Les vertus modestes et domestiques sont d'usage tous les jours, dans tous les lieux, dans toutes les circonstances. Elles sont à la vie morale, ce que le pain est à la nourriture; il en faut à tous les repas: je vous parlerai séparément de la douceur, de la complaisance, de la déférence. Ici, je veux vous présenter quelques vertus de pratique qui m'ont paru essentielles.

Premièrement, une femme ne doit pas souffrir qu'on tourne son mari en ridicule. Elle doit prendre, comme dit à elle-même, tout ce qu'on se permettrait contre lui. Si le mari prête aux mauvaises plaisanteries, l'intérêt que sa femme prend à lui sera une preuve qu'il la rend heureuse, qu'il a des qualités essentielles, et le fera absoudre de ses défauts extérieurs.

Songez que votre mari est le père de vos enfants; que si vous détruisez sa considération, non seulement vous retranchez à la votre, mais encore vous otez des ressources à votre famille pour son établissement ou son avancement, et ce qui est pis encore, vous obligez vos enfants à prendre parti entre leur père et vous, à mépriser et haïr l'un ou l'autre; vous faites des enfants ingrats et insolents pour l'un des auteurs de leurs jours. Si c'est de vous que vos fils s'éloignent, de deux choses l'une, ou ils resteront dans le célibat, dans la crainte de rencontrer une femme qui vous ressemble; ou s'ils se marient, ils auront soin d'éloigner leurs femmes de vous, dans la crainte qu'elles ne suivent votre exemple. Vous deviendrez ainsi odieuses et étrangères à tout ce que vous avez de plus cher, aux derniers amis, aux seuls appuis qui doivent vous rester dans votre vieillesse.

Secondement, ce n'est point assez de ne point souffrir qu'on tourne votre mari en ridicule, il faut, autant qu'il est en vous, le faire honorer dans sa maison.

J'ai vu des hommes de mérite n'être comptés pour rien dans leur propre maison, par les étrangers qui y venaient. C'est la faute de leur femme; car les étrangers suivent toujours la direction que donne la maîtresse de la maison. C'est elle qui donne le ton et fixe et mesure l'attention sur les choses et les personnes. On s'occupe volontiers de ce qui paraît lui plaire, et on croirait la désobliger de remarquer ce qu'elle ne daigne pas voir, ou de s'occuper de ce qui ne lui coûte pas un regard. Et en effet, ne serait-ce pas un temps malhonnêtement dérobé à l'extrême importance d'une parure nouvelle, d'un meuble de nouveau goût, d'une dissertation sur le jeu de cartes, enfin du chien de madame, que d'adresser la parole à un mari dont elle ne paraît pas soupçonner l'existence.

Mœurs pitoyables, mœurs odieuses que tout cela!

C'est souvent par un travail opiniâtre et des soucis de douze heures par jour, qu'un mari fournit aux frais de l'impertinence de sa femme pendant quatre heures de la soirée. C'est parce qu'il travaille sans relâche à donner à sa maison l'air de la prospérité, qu'il faut qu'il s'en exile, ou qu'il y soit humilié? Où est la justice, où sont l'honnêteté et la décence dans de semblables procédés? Je demande surtout ce que devient l'union conjugale entre les époux qui en offrent le spectacle? de quel œil un mari et une femme se regardent-ils quand la foule est retirée, et qu'ils se trouvent en tête à tête? Comment ce mari, qui tout-à-l'heure n'était rien aux yeux de sa femme, va-t-il redevenir quelque chose? quelles prévenances aura-t-elle le front de lui faire? quelles avances aura-t-il la lâcheté de recevoir? Comment passeront-ils en un moment de l'éloignement à la confiance, des froideurs aux caresses, des dédains et de l'humiliation aux douceurs de l'amour? Je ne connais pas de désunion plus impossible à raccommoquer que ces séparations froides et muettes dont les époux s'aperçoivent à peine, dont ils ne peuvent rendre raison, qui ne datent d'aucun jour, d'aucun fait, qui sont une dissolution de la société conjugale, sans en être la rupture. Comment réunir des époux absents l'un pour l'autre, tout en leur présence, étrangers l'un à l'autre, sous un nom commun et dans une vie commune, qui se sont oubliés sans s'être quittés, se regardent sans se voir, ou se voient sans se regarder? J'ai vu des essais de réunion faits sur des époux ainsi disposés, par des tiers officieux qui se félicitaient de leurs succès. Il est vrai qu'ils avaient réussi comme la gelée réussit à joindre deux glaçons.

Il est, au reste, une certaine mesure à garder dans les égards qu'une femme a pour son mari en société. Il ne faut ni qu'elle tyrannise l'attention des étrangers, en la contraignant de se porter sur lui, ni qu'elle lui en donne elle-même une exclusive. Les étrangers ne sont pas chargés d'acquitter votre dette envers votre mari; ils sont moins obligés encore d'être les spectateurs de vos témoignages d'affection mutuelle. C'est une indécence assez ordinaire aux jeunes époux de se permettre des têtes à têtes, souvent même des caresses dans de nombreuses assemblées. Parcequ'ils ont entendu applaudir aux marques d'intérêt que des époux bien unis se donnent en toute occasion, ils se persuadent qu'on admire de même ces abandons presque lascifs qu'ils se permettent, et qui, dans une femme surtout, annonçant peu de retenue, sont bien plutôt la preuve d'un total oubli des bienséances, qu'un gage de tendresse et de fidélité.

Ce que vous devez à vos maris, c'est de leur adresser la parole comme à tout autre ami qui se trouve dans la même société; c'est de les écouter, et de leur répondre avec le même ton, le même langage; c'est de ne pas rompre leurs entretiens avec les autres, de ne pas vous en éloigner. Si votre mari a du mérite, votre tâche se borne à ce peu de soins. S'il manque d'esprit ou de facilité à se produire, vous avez quelque chose de plus à faire; il faut montrer une grande estime pour les qualités du cœur qu'on lui connaît, pour celles de l'esprit que rien n'empêche de lui supposer; lui donner des occasions favorables de se montrer avec quelque avantage, et de suppléer, par des signes d'intelligence et d'amitié, variés et répétés sans affectation, aux marques

d'accord et d'union qu'aurait pu vous fournir une conversation à laquelle il aurait pris part.

Troisièmement, j'ai remarqué que deux choses contribuent puissamment à l'union des époux. La première est que la femme soit toujours disposée aux entretiens que son mari désire avoir avec elle: la seconde, qu'elle soit aussi toujours disposée à lui parler elle-même de tout ce qui peut l'intéresser.

S'il a besoin de consolations, d'encouragement, de conseils, et qu'il vienne les chercher près de vous dans un entretien amical, n'allez pas le remettre à un autre moment, le presser d'abréger, le quitter avant qu'il ait tout dit. Vous glaceriez sa confiance; elle ne renaitrait plus. Réticenter, dédaigner, négliger sa confiance, c'est peut-être l'offenser plus que de la trahir.

Peut-être, poursuivi par quelque idée chagrine, oppressé par quelque inquiétude confuse dont il ne pourra se rendre compte à lui-même, il accourra près de vous, et cependant ne vous dira rien. Vous trouverez cela bizarre. Rien de plus digne d'égards; il vient près de vous pour respirer; il vient chercher du calme à la source ordinaire de son bonheur. Vous enfuirez-vous effarouchée ou feignant de l'être, et n'étant qu'importunée de cette figure silencieuse et sinistre? Fuyez-vous offensée ou feignant de l'être, de la réserve, ou plutôt de l'empêchement que le désordre de ses pensées met à son épanchement? Non, sachez attendre. Ne voyez-vous pas, dans son silence, la seule confiance qu'il soit en état de vous faire, celle de son désordre? Si, par votre contenance affectueuse et amicale, le calme renait dans son esprit, s'il reprend de la sérénité, il vous a assez prouvé sa confiance et reconnu vos droits. Le lendemain, un jour plus tard, votre curiosité sera satisfaite, mais déjà votre cœur doit être content.

Non seulement une femme ne doit rien négliger pour être la confidente de son mari; mais de plus, elle doit le prendre pour son unique confident. En est-il de plus à portée d'elle, de plus uni d'intérêt, de plus engagé par la reconnaissance, de moins capable de la tromper ou de la trahir? Si elle a formé quelque projet, conçu quelque désir qu'elle ne puisse accomplir sans son approbation, par quel organe plus convenable que sa propre bouche peut-elle faire parvenir sa demande? Loin tout intermédiaire! Demander par un autre, c'est douter de la justice ou de la bonne volonté de celui à qui l'on demande; c'est lui refuser l'exercice de son droit de représentation: c'est lui enlever le plaisir de montrer sa tendresse; c'est dire qu'on charge un étranger de la reconnaissance si l'on obtient, et qu'on l'associe à sa rancune si l'on n'obtient pas. Demander ainsi c'est presque exiger; c'est du moins marquer la volonté de ne pas donner à son époux un gage de confiance, et de ne pas recevoir un de tendresse ou d'estime. Aussi cette marche, en faisant perdre au mari le plaisir d'accorder, diminue-t-elle pour lui l'embarras de refuser, et il refuse presque toujours, et il refuse avec humeur; que, s'il se croit obligé à quelque égard envers l'intermédiaire, et qu'il accorde à ce titre, il se venge de cette contrainte par plus d'humeur encore contre sa femme; ainsi, en dernier résultat, celle-ci a fort diminué pour elle-même le plaisir d'avoir obtenu, et elle a doublé le chagrin d'être refusée.

Je n'ai jamais employé d'intermédiaire auprès de mon mari; outre les raisons que je viens de vous dire, j'ai l'amour-propre de croire que per-

sonne n'a plus de droit à sa complaisance que moi ; que c'était à moi à agir auprès de lui pour les autres, et, non aux autres à agir pour moi : que je présenterais ma demande plus favorable et plus décente que personne ; j'ai réfléchi aussi que s'il y avait quelque chose d'humiliant à un refus, il était plus sage de l'essayer sans témoin et sans confident, que d'en prendre sans nécessité ; enfin qu'un tiers pouvait, après avoir gauchement transmis ma demande, et cruellement travesti la réponse, m'indisposer contre un refus très raisonnablement motivé, dont j'aurais eu tout le mérite de tomber d'accord, si je l'avais directement entendu.....

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 19 AVRIL, 1845.

Histoire de la Semaine.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

C'était sous l'impression de cet axiome d'un de nos plus grands poètes français, que nous avons écrit notre dernier article ; c'était pour être vrai en tout et partout que nous avons assisté nous-mêmes au dernier bal des assemblées ; et pourtant... comment pourrions-nous jamais consigner cette déplorable vérité ; comment pourrions-nous jamais proclamer publiquement notre défaite...? nous n'avons pas plu—ce n'est rien encore,—nous avons déplu!! On s'est écrié ; on s'est scandalisé!! On a parlé de l'irrévérence de notre récit ; on a traité d'indécentes nos innocentes petites observations ; on nous a accusé de vouloir par nos remarques causer du scrupule chez les personnes qui désiraient aller au bal

A toutes ces assertions—; à tous ces avancés, nous venons en avant franchement et sans crainte et nous plaidons "non coupable."

Si nous avons parlé de blanches épaules, ce n'est pas notre faute ; c'est bien plutôt celle des propriétaires des susdites, et elles devraient nous savoir gré au lieu de nous blâmer d'avoir rendu justice au mérite et à l'avantage de la blancheur partout où nous l'avons trouvée ; ce n'est pas que d'autres épaules.....mais ceci nous entraînerait dans une dissertation anatomique qui ferait plaisir à quelques uns et lever les épaules à d'autres ; ainsi, halte-là et passons à pieds joints à un autre chef.

Lorsque nous avons dit que l'élève des pensionnats perdrait, en allant deux et trois fois au bal, l'incarnat qui pourrait ses joues au son d'une voix autre que celle de sa mère, nous avons dit une vérité que nous aimons à répéter ici. Mais les motifs qu'on nous a prêtés ne sont pas les nôtres ; on nous a fait dire, ou plutôt on a bien voulu voir dans nos paroles "qu'une jeune fille rougissait en entrant au bal, et cessait de rougir en sortant." Telle n'a jamais été notre pensée, et l'eût-elle été, nous n'aurions jamais osé la dire publiquement, et ce pour des raisons à nous connues. Nous n'avons pas, que nous sachions, fait un grand crime en disant ce que nous avons dit. Nous avons voulu seulement faire allusion à l'embarras bien naturel qu'éprouve toute jeune fille, au sortir du pensionnat, pour entrer dans ce monde brillant dont elle n'avait encore eu qu'une idée bien imparfaite ; nous avons voulu dire que jusqu'à sa première entrée solennelle dans le

monde, cette pauvre petite enfant n'était guère familière qu'avec le ton toujours posé, toujours raisonnable de sa maman ; que toutes ces figures étrangères, que tous ces regards de la foule qui se portent sur son frais visage à elle devaient lui causer une gêne bien pénible, et puis que, comme l'on s'habitue à tout dans ce meilleur des mondes possibles, elle finirait bientôt par s'habituer aussi à la foule tumultueuse du bal, au prestige de la danse, voire même aux accents romanesques et merveilleux des hommes ; et enfin que cette rougeur qui couvrait ses joues à sa première apparition, que cet embarras de ses premiers pas feraient bientôt place à la dignité calme, impassible de ses traits. Au reste si nous avons mal exprimé notre pensée dans notre dernier article, nous ne pouvons être accusé tout au plus que de notre vicieuse phraséologie, et nous prions sincèrement les dames d'accepter notre présente explication. —Vous le voulez bien, n'est-ce pas? Tant mieux, et dorénavant nous tâcherons d'être si bon enfant que nous aurons droit de n'attendre de vous que des louanges.

On nous a aussi reproché d'avoir fait allusion au manque de fichu ; à cela nous répondrons que nous n'avons pu signaler la présence de cet article de la toilette, attendu qu'au moyen même de tous les microscopes imaginables, nous n'aurions pu en trouver un seul. Tous les fichus de la soirée se sont invariablement fait remarquer par leur absence. C'est là toute notre excuse.

Nous sommes sûr d'avance que les explications qui précèdent vont déplaire encore ; non pas pour le coup aux femmes mais bien aux hommes ! Figurez-vous un peu la bile de ceux qui se plaignent déjà tout haut de ce que nous ne parlons pas de politique, que nous sommes trop léger—que vont-ils donc dire aujourd'hui de nous voir nous occuper d'épaules et de fichus—? Nous attendons l'orage, nous ne dirons pas fermement mais sans peur, appuyé que nous serons par les Dames qui auront été la cause involontaire de notre disgrâce. Et puis d'ailleurs notre liste de souscription s'accroît tous les jours de nouveaux noms de femmes, et vous avouerez, Messieurs, que c'est là un motif bien puissant pour nous de nous occuper un peu et même beaucoup des choses et autres qui concernent la plus belle moitié du genre humain....

La semaine dernière, nous avons essayé de vous donner une idée du dernier bal des Assemblées ; aujourd'hui permettez-nous de vous parler encore de danse, de plaisirs et de fêtes, avant que les beaux jours du printemps et son doux soleil viennent clore entièrement les joyeux amusements de la saison qui finit. Dans le Quartier Ouest de notre bonne ville, qu'on appelle le Faubourg St. Antoine, qui est à Montréal ce qu'est le West End à Londres, la Chaussée d'Antin ou le Faubourg St. Honoré à Paris, réside une famille Canadienne dont nous avons déjà mentionné les brillantes et agréables réunions. Madame S*** a voulu, cette année, célébrer la naissance de sa fille cadette, en réunissant chez elle mardi dernier, le grand cercle d'amis qui composent sa société ; et certes la foule ravie qui encombrait ses salons ce soir-là, témoigne et la haute estime dont cette famille jouit en cette ville, et le bonheur et le plaisir qu'on y trouve. Plus de trois cents personnes assistaient à cette splendide soirée. L'élite de notre société Canadienne, tout ce que Montréal renferme de plus fashionable, de plus élégant, de plus séduisant, de plus aimable, et de plus charmant, émaillaient les salons, et leur donnaient un air riant, de gaieté, de joie et

de plaisir que nous avons nulle part trouvé aussi pur et aussi parfait.

La vaste demeure de la Place St. Antoine, toute spacieuse qu'elle soit, pouvait à peine contenir la nombreuse société qui s'y trouvait ; aussi la maison entière, du haut en bas, étincelante, inondée de lumière, ne formait pour ainsi dire qu'un immense salon où la foule, pressée comme les flots de la mer, ne circulait qu'avec peine. Les appartements étaient décorés avec beaucoup de goût, de longues guirlandes de fleurs, de peintures et de devises, en honneur de l'aimable jeune fille qu'on fêtait si bien.

Le bal s'est ouvert après neuf heures ; alors, aux premiers joyeux sons de l'orchestre, un éclair brillait dans tous les yeux, et un sourire d'indiscrète félicité errait sur les lèvres des aimables danseuses et des danseurs.

On pouvait dire :

O légères beautés !

Dancez, multipliez vos pas précipités,
Et dans les blanches mains les mains entrelacées,
Et les regards de feu, les guirlandes froissées
Et le rire éclatant, cri des joyeux loisirs,
Et que la salle au loin tremble de vos plaisirs.

Jamais nous n'avons vu un concours de femmes aussi éblouissantes de beauté, de fraîcheur et de jeunesse. Nous n'irons pas vous dire qu'elles étaient les plus belles, les plus jolies ; il y en avait tant de belles et tant de jolies ! et puis les goûts sont si divers.

On a dansé beaucoup ; la Polka a fait fureur, et pour nous, nous avouons que cette danse exécutée avec tant d'élégance et de gracieux laisser-aller par Mlles. S*** W*** B*** nous a plu infiniment.

La soirée s'est prolongée bien avant dans la nuit, et toute la société satisfaite, heureuse et charmée, des plaisirs et des agréments de la fête, s'est retirée, emportant avec elle des souvenirs bien agréables de la plus belle réunion donnée en cette ville par une famille privée.

On parle dans un certain monde d'un bal costumé (*fancy ball*) qui aura lieu bientôt.

C'est là une heureuse idée qu'ont eue les directeurs des derniers bals de consacrer la baluce des contributions restée entre leurs mains à une autre soirée pour l'amusement des nombreux souscripteurs. Nous engageons tous ceux qui n'ont pas de loyer à payer au premier de Mai à se procurer des costumes ; qu'ils soient plutôt élégants que riches—mais surtout nous conseillons à ceux qui se revêtiront d'un costume quelconque de bien entrer dans l'esprit de leur rôle. Nous recommandons au matelot d'eau douce de ne pas faire une grimace de matelot de la marine à l'abordage—au romanesque *trouvère* de ne pas arpenter la salle comme un officier sur le Champ de Mars, au roué d'autrefois de ne pas faire le *scandale* d'aujourd'hui—enfin à chacun de ne pas faire la besogne de son voisin—Voilà le seul moyen de mettre de l'ensemble et du bon goût dans un bal de fantaisie.—Autrement, il vaut mieux ne pas s'en mêler, car nous n'avons pas d'idée de *salomondis* plus ridicule, de bigarrure plus absurde, que le coup-d'œil d'un bal costumé mal-organisé.

Avis à ceux qui veulent figurer ! car nous ne serons pas loin, et gare aux *anachronismes* dans les rôles et dans la démarche, et dans les gestes, et dans les paroles, et surtout dans les costumes ! !

Nous avons eu occasion de voir quelques uns des percepteurs de l'association St. Jean Baptiste, leur liste de souscription se grossit tous les jours.

Voilà qui est bien ! et ce qui est mieux encore, c'est que le montant collecté par les souscriptions volontaires pour la confection de bannières, est déjà suffisant pour faire faire deux de ces dernières.

Nous savions bien nous qu'un appel à la générosité de nos concitoyens ne demeurerait pas sans écho ; nous sommes heureux surtout d'avoir eues premiers l'idée de suggérer ce système de souscriptions volontaires. Nous l'avions émise accompagnée de réflexions chaleureuses sur l'espèce de dénuement de l'association, et sur l'apathie apparente de ses membres ; et si par nos paroles nous avons pu contribuer le plus faiblement du monde à faire cesser ce déplorable état de choses, cette pensée sera pour nous bien douce, et nous récompensera bien amplement de nos efforts pour promouvoir l'organisation des canadiens en un seul corps philanthropique, c'est là le but de la société : qu'on ne le perde pas de vue, car la division se mettrait bientôt dans nos rangs.

Enfin ! cette vilaine glace qui nous cachait depuis six mois l'eau si bleu du St. Laurent ; cette vilaine glace qui gênait notre commerce, nos promenades, qui répandait sur notre belle ville son humide et froide influence, cette glace que tout le monde déteste aujourd'hui, nous a fait ses adieux ! elle est partie, Dieu merci, elle s'est séparée de nous avec une froideur désespérante et qui fait bien peu d'honneur à ses sentiments. Et nous qui croyions bonnement qu'elle se détacherait de nous petit à petit, qu'avant de nous quitter définitivement elle *foudrait* en pleurs ! ! quelle ingratitude ! Soyons aussi indifférents qu'elle ! Rejoignons-nous de son départ, agissons en l'air nos chapeaux, tant castor que de soie, et accueillons avec enthousiasme ces bateaux à la marche rapide, au vêtement bleu et blanc, à la cheminée noire d'où s'échappe par flots épais parsemés de pâles étincelles la fumée de charbon !

Quelle activité ! Entendez-vous déjà les cris joyeux des matelots ? entendez-vous le grincement de la chaîne sur le cabestan, entendez-vous la voix brève, forte du capitaine, juchée sur le devant. En avant là, mes hommes, *cheerily men* ! hurra ! pousse au large. Tout est prêt, et la vapeur qui s'échappe en grondant avec un bruit assourdissant, et cette cloche qui tinte un dernier appel aux retardataires, et ces adieux des passagers à ceux qui restent ? voyez-vous ces signes de reconnaissance, ces dernières poignées de main. Mais le noble bateau s'ébranle, le bruit de la vapeur cesse, vous baissez la voix, vous regardez fuir le rivage et les mille curieux qui le couvrent, vous faites un dernier signe d'adieu, vous êtes déjà loin et l'air frais du fleuve qui circule dans votre chevelure, et les campagnes qui se déroulent l'une après l'autre à vos regards charmés vous font de suite oublier l'air épais et enfumé de la capitale. Voilà qui est beau ! Bon voyage ! vous êtes bien heureux !

On a beau vanter le plaisir d'une promenade en sleigh, il n'est rien de comparable à un tour en bateau à vapeur. Ici, plus de fourrures, de vêtements qui gênent vos membres ; plus de position forcée, d'inanition, plus de givre dans les yeux, dans les favoris, plus d'onglée aux doigts, plus de froide brûlure aux pieds. Oh ! non ! ici vous êtes libre ! vous vous asséyez, vous marchez, vous lisez, vous fumez, vous conversez avec voisin et voisine ; vous mangez même si vous voulez, enfin, vous êtes ici comme dans votre salon, mais avec l'avantage additionnel de l'air si pur de la campagne, du mouvement rapide du bateau sans que vous ne vous en aperceviez autrement que par

la fuite des objets derrière vous. Attendez encore quelques jours, et faites aussi vous un voyage en steamboat, et si vous ne vous amusez pas, nous serons fâché d'être obligé de vous traiter de Béotien et de Lapon.

Ceux qui ont entendu parler de la propreté, de l'élégance de la rue Notre Dame, et qui n'ont pu juger encore de tout cela par eux-mêmes feraient bien de mettre en réserve leur admiration pour un autre moment. Nous n'avons vu de nos jours pareille malpropreté, semblables embarras ; à peine peut-on faire un pas sans se heurter sur un amas de pierres : à peine peut-on lever le nez sans recevoir dans les narines et dans les yeux une quantité plus que raisonnable de poussière de chaux et de briques ; mais ce qui surtout nous donne la fièvre tous les jours, c'est cette ignoble troupe de garçons charretiers qui mènent leurs pauvres chevaux d'un train à mettre en danger le malheureux piéton que ses affaires et sa mauvaise étoile obligent de traverser la rue. Nous allons entreprendre ces messieurs, nous allons prendre soin de ces pauvres chevaux dont les flancs étiques font sérieusement peine à voir, et tel individu perché bien haut aujourd'hui sur ce cab descendra quelques degrés demain, s'il conduit encore son cheval de cette manière. Il est inutile de s'adresser à la Corporation, elle n'existe que de nom ; l'hiver dernier, il y avait la neige sur les toits qui menaçait à tout instant de vous réduire à votre plus simple expression, c'est-à-dire, de vous écraser plat comme une galette ; il y a maintenant mille voitures qui, à moins que vous ne traversiez la rue d'un bond unique et immense, vous réduiront pour sûr en poussière. Et la police ! où est-elle ? elle est partout où on n'en a pas besoin. Y-a-t-il une émeute, vous êtes sûr que tout est fini lorsque la police arrive. Si vous voyez un rassemblement en apparence tumultueux, et que vous vous disposiez à aller juger par vous-même de la cause du tapage, regardez de tous côtés d'abord, et si vous voyez venir la police, tranquillisez-vous, posez vos gants sur votre bureau, déposez dessus votre noble castor, asséyez-vous sans crainte et dites-vous : 'Tout est fini ! il n'y a plus rien, voici la police !

Sur la Place d'Armes, en face de la Paroisse, il y a une troupe de charretiers qui sont continuellement dans les jambes des passants, et dont les sales propos font rougir de dégoût tous les honnêtes gens : n'y aurait-il pas moyen de forcer ces gentils jeunes gens à demeurer huchés sur leur siège jusqu'à ce qu'une pratique ait besoin de leurs éminents services ?

Il faut de toute nécessité qu'une réforme ait lieu ; il est impossible de tolérer plus longtemps la négligence des conducteurs de voitures. La rue Notre Dame est la plus fréquentée de nos rues ; c'est aussi une des plus étroites ; il devrait y avoir un règlement de police qui défendit aux voitures d'aller autrement que le pas dans cette rue. Voilà, nous croyons, le seul remède aux accidents qui arrivent tous les jours et que peu de personnes connaissent, par ce qu'il ne plaît pas toujours aux grands journaux de les consigner.

Nous avons vu un nouveau journal qui en est à sa seconde apparition. Il a nom "Punchinello" et s'efforce de suivre de loin son frère aîné le spirituel Punch de Londres. Le cadet tient de son frère, il est spirituel aussi, ses traits satiriques sont d'un mordant de bon goût, et jusqu'à présent il s'est tenu dans des bornes qui devront le faire encourager de tous ceux

qui tiennent à une bonne plaisanterie, à une fine critique.

Qu'il s'éloigne de toute allusion personnelle, (et nous avouons que cela est très difficile) et nous lui prédisons longue vie !

VARIÉTÉS.

Du Courrier des Etats-Unis.

IMMENSE INCENDIE A PITTSBURG. — 1,200 MAISONS DESTRUITES. — Jeudi dernier, 10, la ville de Pittsburg (Pensylvanie) a été le théâtre du plus terrible incendie qui ait eu lieu aux Etats-Unis depuis celui qui, en 1835, détruisait toute la partie commerciale de New-York. A Pittsburg aussi, c'est au centre même du quartier commercial et manufacturier, que le fléau destructeur a exercé ses ravages. Le feu a éclaté vers midi, dans une baraque en bois construite au-dessus d'une glacière appartenant à M. W. Diehl, presque au coin de Second et Ferry streets. Il faisait un vent violent de nord-ouest qui porta les flammes sur d'autres constructions en bois, de sorte que, avant que l'alarme eût été donnée et que les secours fussent arrivés, le foyer incendiaire avait déjà pris une grande extension. Le danger se trouvait beaucoup augmenté par la rareté de l'eau résultant d'une longue sécheresse, et par la violence du vent qui semblait se faire un jeu de changer à chaque instant de direction. La manufacture de coton du Globe, dans Second street, fut le premier édifice considérable attaqué par les flammes. Cet établissement fut complètement détruit. En même temps l'incendie se propageait des deux côtés de Ferry street, puis dans Market et Third streets, dévorant toutes les maisons des deux blocks compris entre ces quatre rues, à l'exception d'une église, d'un magasin appartenant à la manufacture de coton, d'une imprimerie et d'un journal (*l'American*). Il n'était encore que deux heures de l'après-midi, et on espérait se rendre maître du feu lorsque tout-à-coup le vent se changea en un véritable ouragan. Alors, dit un témoin, les flammes semblèrent danser sur les toits ; elles volaient de maison en maison avec une effrayante vitesse, et trois nouveaux blocks s'illuminèrent et se changèrent presque instantanément en un immense brasier. Le vaste espace compris entre Market, Wood, Fourth streets et la rivière ressemblait à une mer de feu. La flamme, chassée par le vent, s'élevait à une grande hauteur, alimentée qu'elle était par les richesses qui devenaient sa proie. Car tout ce quartier était composé de grands édifices, servant de magasins et d'entrepôts à un vaste approvisionnement de marchandises.

Mais ce n'était rien encore, à mesure qu'il amoncelait des ruines, le fléau devenait de plus en plus indomptable, il courait, courait toujours ! De Wood street, il s'élança dans Smithfield, puis dans Grant street, puis sur Scotch Hill, renversant tout ce qui se trouvait devant lui, et notamment l'hôtel de Monongahela qui, dit-on, était l'un des plus élégants édifices publics de l'Union. Ici, enfin, un obstacle semblait devoir arrêter la marche de l'incendie ; au bas de Scotch Hill se trouve un canal au-delà duquel étaient construits les ateliers de la compagnie qui alimente la ville de gaz. Mais le foyer était si ardent, l'atmosphère si incandescente que cet établissement prit feu comme par enchantement, et bientôt après, les flammes enveloppèrent et détruisirent le faubourg de Kensington tout entier. De ce côté, l'œuvre de destruction était consommée ; le fléau s'arrêta faute d'aliments. Mais il lui restait encore à faire des ravages dans d'autres parties de la cité. Cependant, le vent s'étant maintenu au nord-ouest, on réussit à arrêter les progrès du feu, non pas, d'ailleurs, sans avoir fait encore quelques pertes considérables, notamment celle du pont en bois qui traversait la rivière de Monongahela, et celle de la *Pittsburgh Bank*, qui, dit-on, était mise, par sa construction, à l'abri des plus terribles incendies. Il avait suffi de cinq heures à l'élément destructeur pour anéantir vingt blocks composés de 1,000 à 1,200 maisons, car les détails que nous venons de donner sont empruntés à des correspondances datées

de six heures du soir, et, nous l'avons dit, c'était à midi qu'avait commencé le feu. Les journaux du 5 ajoutent que les flammes étaient contenues dans leur vaste foyer, autour duquel les pompes manœuvraient avec une grande activité.

FOLIE ET SUICIDE D'UNE MÈRE.—Hier matin, le coroner a été appelé à faire une enquête sur le cadavre d'une dame Elizabeth Vanderbelt, qui s'est donné la mort dans les circonstances suivantes. Il y a environ 9 mois Mme Vanderbelt perdit son unique enfant, et demeura inconsolable. Un mois après, elle essaya de se suicider en prenant du laudanum, mais des secours lui furent administrés assez à temps pour la sauver. Malheureusement le poison eut un fatal effet sur sa raison, et depuis lors, elle a été constamment plongée dans une douleur pleine de mélancolie. Hier matin, vers 5 heures, elle se leva et, bientôt après, son mari étant descendu dans la cuisine, il la trouva étendue sur le plancher, baignée dans son sang. Elle s'était coupé la gorge.

LE BOUT DE L'OREILLE.—Nous devrions dire le bout des doigts, mais le sens est à peu près le même. Un Américain qui se trouve à Paris écrit au *Newark Advertiser* de grandes lamentations sur la cherté de la vie parisienne, dépourvue de confort, selon lui. Ce correspondant ajoute qu'il a été stupéfait en tenant de la bouche d'un de ses compatriotes, homme économe, résidant à Paris et fréquentant beaucoup le monde, qu'il est obligé de dépenser 125 dollars par an pour s'acheter des gants ! Voilà qui doit, en effet, sembler aussi monstrueux à certaines gens que d'être obligé d'avoir des mouchoirs de poche.

NOUVELLES PLUS RÉCENTES D'EUROPE.

Le paquebot *Louis-Philippe*, qui a laissé le Havre le 8 mars, a apporté les nouvelles suivantes.

ANGLETERRE.—Dans la chambre des communes, sir Robert Peel a déclaré que le droit sur le sucre des États-Unis serait mis au même taux que sur celui de Java et de Manille.

Le chancelier de l'échiquier a fixé au 14 mars l'entrée en opération du nouveau droit sur le sucre.

FRANCE.—Le ministère français a une grande majorité dans la chambre des députés.

SUÈDE.—Il y a des difficultés considérables dans l'assemblée nationale de la Suède au sujet du partage des biens entre les enfants des parents décédés. Les trois ordres des paysans, des bourgeois et du clergé ont voté une loi qui règle ce partage également entre tous les enfants, et la noblesse s'oppose à cette loi.

ESPAGNE.—Les journaux de Madrid parlent de troubles graves dont Valence a été le théâtre, le 17 et le 18, en cherchant à ne donner à cette affaire que le caractère d'une rixe entre deux régiments. Mais des lettres particulières disent que la lutte, qui a coûté la vie à plusieurs militaires, et entre autre à un officier, s'est engagée aux cris de *Vive la reine absolue !* poussés par les artilleurs, auxquels le régiment de Lérida a répondu par le cri de *Vive la liberté !* L'ordre a été rétabli par l'intervention du capitaine-général à la tête de la cavalerie qui n'avait pas pris part à la lutte.

Il a été beaucoup question en Espagne de la belle résistance faite par un habitant de Murcie, à un arrêté qui prescrivait un abat-

tage général des moustaches pour les individus non militaires. Une ordonnance de la reine Isabelle, contresignée par le ministre de la guerre, désapprouve la proscription portée contre les moustaches.

Le complot de Vittoria paraît avoir excité de vives craintes, à en juger par les mouvements de troupes qu'il occasionne; de différents côtés, des régiments sont dirigés sur cette place, et l'on faisait, le 20, des préparatifs à l'arsenal pour mobiliser l'artillerie. Cependant on n'aurait arrêté que trente personnes, dont 8 officiers, 20 sous-officiers et 2 bourgeois, et les habitants ne paraissent aucunement impressionnés par la découverte du complot. On disait que des arrestations avaient été aussi opérées à Logrono, où tient garnison le régiment de l'Union, jadis attaché à la garde particulière d'Espartéro sous le nom de chasseurs de Lachana.

SYMPTÔMES DE TROUBLE EN ITALIE.—Sur la foi de lettres des frontières d'Italie la *Gazette de Cologne* représente l'Italie centrale et inférieure comme en proie à une agitation qui présagerait une prochaine conflagration. On s'attendait à des débarquements et à l'organisation de bandes de guérillas. On dit que, par suite de correspondances interceptées, une partie des plans sont connus, et que des visites domiciliaires ont eu lieu à Rome même.

NAISSANCES.

En cette ville, la semaine dernière, la Dame de M. Cyprien Beaudoin, a mis au monde deux filles.

MARIAGES.

En cette ville, mardi dernier, par Messire Fay, M. George Hudon, marchand, à Dlle. Louise Martubise. En cette ville, le 14 du courant, par Messire Fay, M. Pierre Roy, à Dlle. Elmire Lagarde, tous deux de cette ville.

A la Pointe aux-Trembles, (Québec) le 1r, par Messire Beaudry, curé de la Ste. Famille, F. X. Mayrand, écuyer, médecin, de Deschambault, à Dlle. Phébé Beaudry, seconde fille de feu M. Pierre Beaudry, marchand.

Au même lieu, le 7, par Messire Parent, vicaire du lieu, M. Napoléon Lacasse, instituteur, à Dlle. Flora Trudelle, première fille de M. Chs. Trudelle, ci-devant marchand du même lieu.

Le 24 mars, 1845, dans la paroisse Lafayette, (Louisiane) par Messire Maigret, curé de la paroisse, M. Edouard Galletier, de Nîmes, (France) à Dlle. Adeline, fille de M. Louis Boudreau.

DECES.

En cette ville, le 16, M. Wm. Addy, âgé de 39 ans. A Berthier, mardi dernier, le 15 du courant, après une maladie de deux jours, à l'âge si peu avancé de 38 ans, Narcisse Chénovet, écuyer, l'un des plus anciens et des plus respectables marchands de ce village.

INSTITUT CANADIEN.

Les membres de cette association sont avertis qu'il y aura,

MARDI SOIR PROCHAIN,

A SEPT HEURES ET DEMIE,

une assemblée spéciale, au lieu des séances no. 25 rue St.-Gabriel, pour procéder à l'élection semestrielle des officiers de l'Institut et pour s'enrôler sur la liste des membres de la Société St.-Jean-Baptiste.

Par ordre,

A. NELSON,
Président.

A NOS ABONNES.

Les Abonnes à la *Revue Canadienne* doivent payer le premier Semestre soit a nos Agents, ou nous l'adresser a nous-meme directement, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal. Les depenses, que nous faisons pour notre publication, nous justifient, ce nous semble, si nous sommes severes et exigeants sur ce point. Il faut être ponctuel.

AUX ABONNES.

Les Abonnés à la Revue Canadienne, qui changent de domicile, le premier mai prochain, voudront bien nous donner leurs nouvelles adresses, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

Les nouveaux abonnés à la Revue Canadienne peuvent se procurer tous les numéros publiés jusqu'à ce jour, en s'adressant à nos bureaux en cette ville ou à nos Agents.

ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraîtra le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St.-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St.-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St.-Julien.

Un an 20 chelins.
Six mois 10 ..
Trois mois 5 ..

OUTRE LES FRAIS DE POSTE.

Nous recevons pour ce journal des annonces, avertissemens etc. etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (*affranchies*), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. LOVELL ET GIBSON, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

AGENS.

A Soulard, écr. Québec.
L. G. Duval, écr. Trois Rivières.
L. V. Sicotte, écr. St. Hyacinthe.
J. P. Lantier, écr. M.P.P. Vaudreuil.
L. A. Olivier, écr. Berthier.
L. G. DeLorimier, écr. L'Assomption.
P. L. LeTourneau, écr. Rivière Chambly.
Frs. Caron, écr. Amherstburg.
H. de Rouville, écr. Sorel.
H. F. Marchand, écr. St. Jean.
Tancredi Sauvageau, écr. Laprairie.
F. X. Valade, écr. Terrebonne.
Col. A. C. Taschereau, écr. D'Eschambault.
R. DesRivières, écr. New-York.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.
IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.